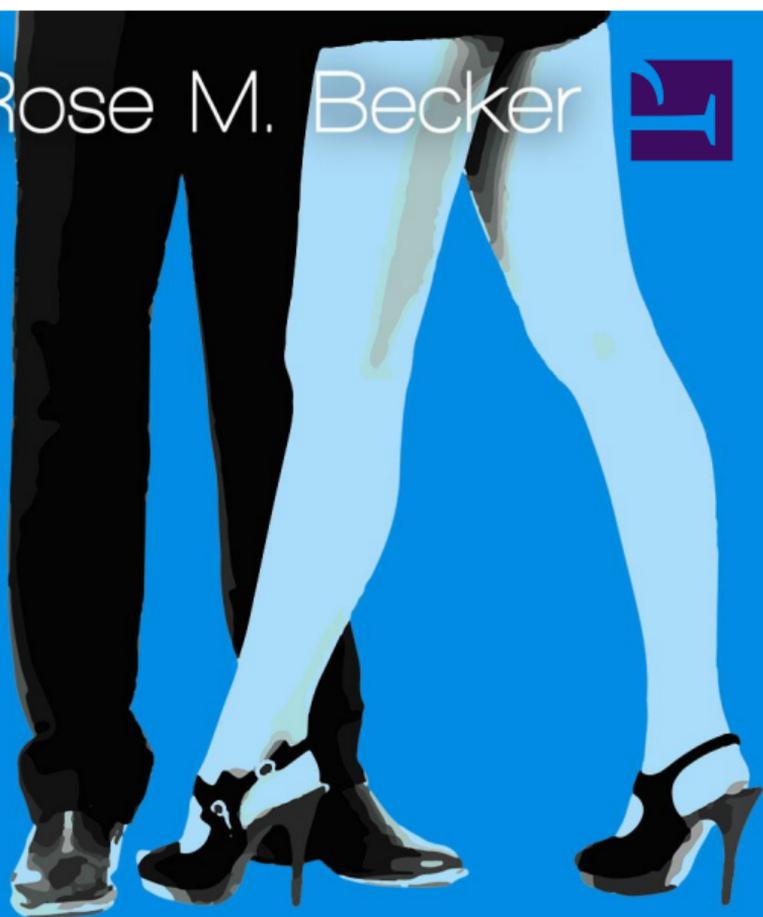


Rose M. Becker



SEX FRIENDS

Et plus d'affinités

Éditions  Addictives

5

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Ma vie, mes rêves et lui

Dès qu'il s'agit de sentiments, June Sachs est une grande empotée ! Elle ne possède pas le mode d'emploi lui permettant de décoder les intentions des autres.

Raphaël Warren est sûr de lui, très sûr de lui... et heureusement, car il va devoir l'être pour deux !

KIM GREY

Ma vie,



mes rêves



et lui



Vol. 1

Egalement disponible :

Lui, moi et le bébé

Léonie remplace son frère comme chauffeur auprès du richissime Jesse Franklin. Alors qu'elle attend son nouveau patron au volant de la Rolls Phantom, une femme, se présentant comme la gouvernante, installe sur le siège arrière Zoé, un adorable bébé de quelques mois. Problème : Jesse Franklin, en arrivant, dit n'avoir ni gouvernante, ni bébé. À qui appartient ce bébé ? Par qui et pourquoi a-t-il été déposé là ?

LOLA
DUMAS

*Lui,
moi &
le bébé...*



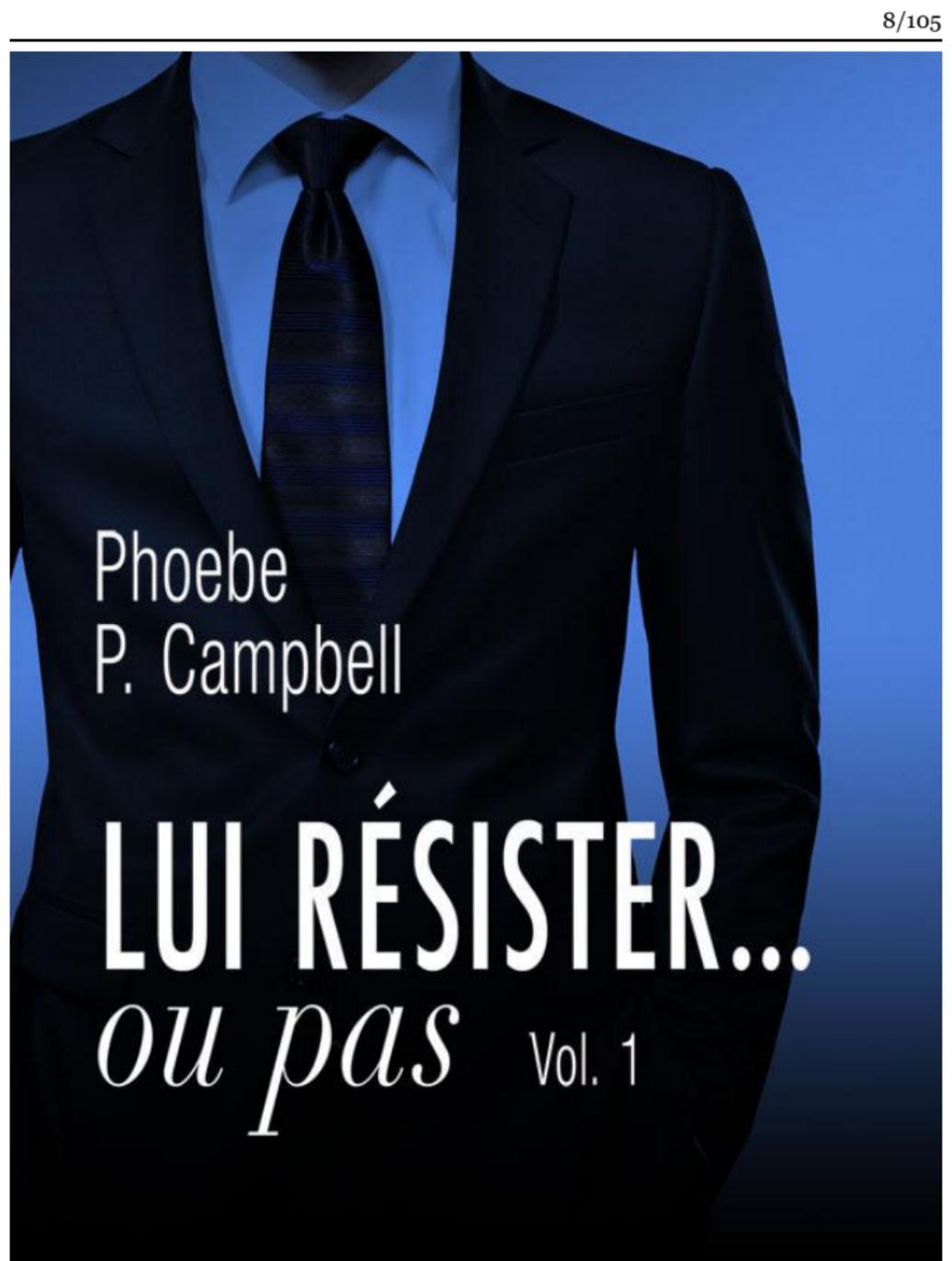
1



Egalement disponible :

Lui résister... ou pas

Joseph Butler est un homme d'affaires redouté qui n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Olivia Scott est une étudiante en droit qui a décidé de ne plus se laisser faire. Entre eux, la relation va vite tourner à la confrontation. Et si Joseph insiste pour être le patron d'Olivia, il ne se doute pas un seul instant de ce que le destin leur réserve...



Phoebe
P. Campbell

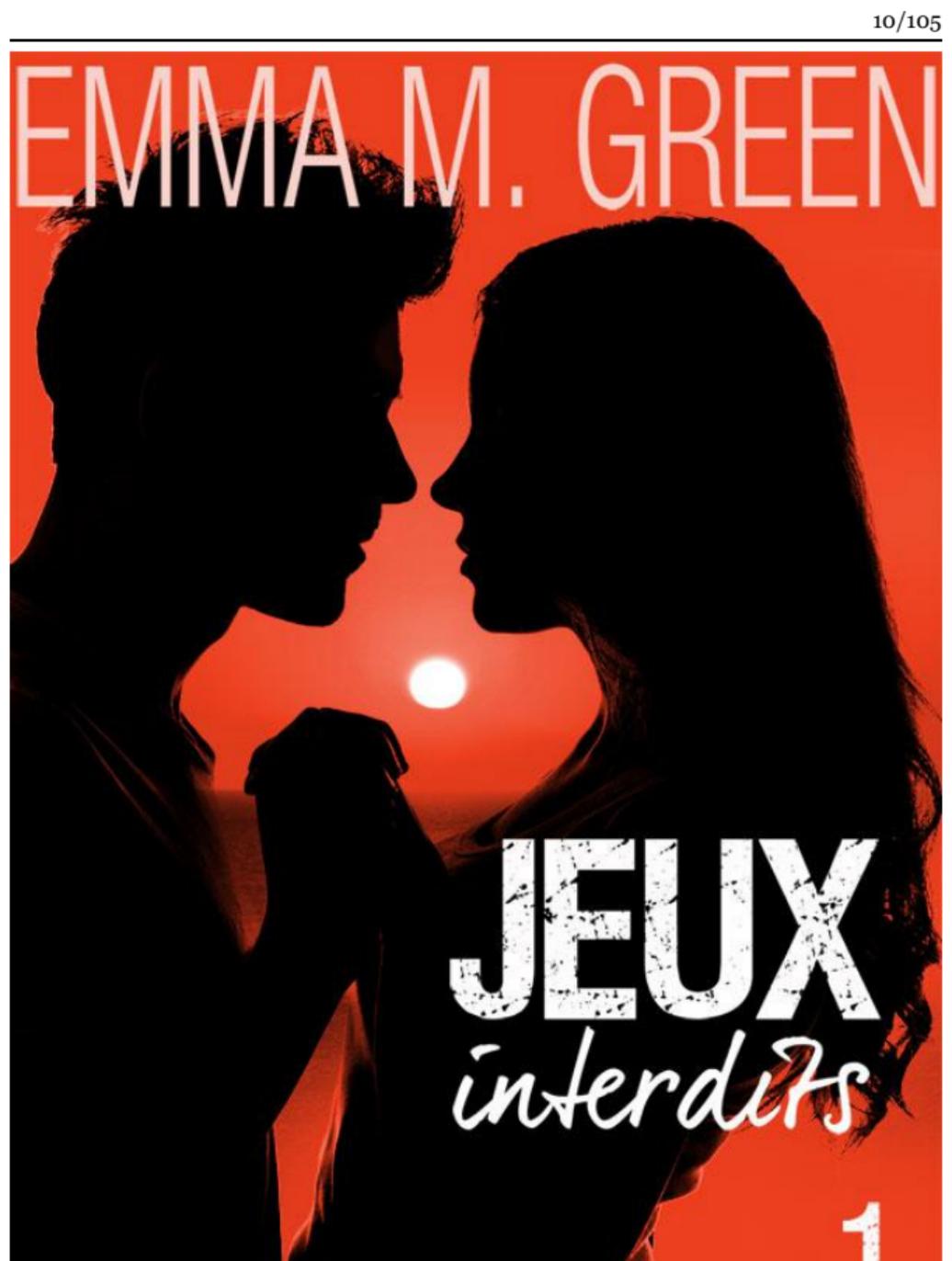
LUI RÉSISTER...
ou pas Vol. 1

Egalement disponible :

Jeux interdits

À 15 ans, j'ai rencontré mon pire ennemi. Sauf que Tristan Quinn était aussi le fils de la nouvelle femme de mon père. Et que ça faisait de lui mon demi-frère. Entre nous, la guerre était déclarée. Et on n'a pas tenu deux mois sous le même toit. À 18 ans, le roi des emmerdeurs revient du pensionnat où il a été envoyé pour le lycée. Il a son diplôme en poche, les yeux les plus perçants qui soient et un sourire insupportable que j'ai envie d'effacer de sa gueule d'ange. Ou d'embrasser juste pour le faire taire.

EMMA M. GREEN



JEUX

interdits

1

Egalement disponible :

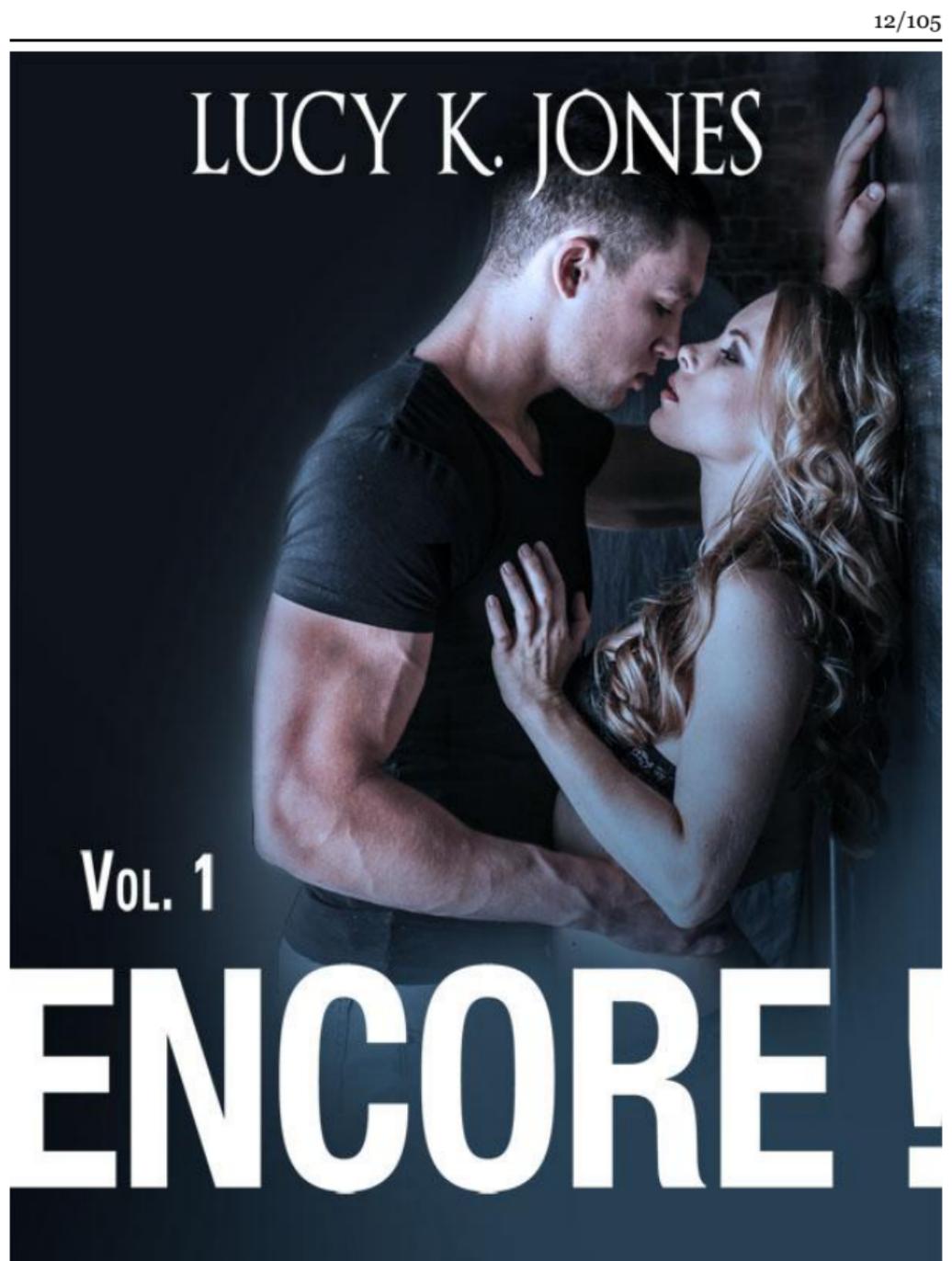
Encore !

Mia tient le courrier du cœur au sein d'une célèbre radio de Seattle, écoutant, conseillant, rassurant sans cesse les cœurs malades qui l'appellent souvent tard dans la nuit.

Mais seule derrière son micro, le cœur brisé par une relation qui s'est mal terminée, la jeune femme ne croit plus en l'amour, elle pourtant si apte à en parler aux autres...

Par le plus grand des hasards, son chemin va croiser celui de Harry Bannister, milliardaire récemment élu Homme de l'année. Pragmatique, *control freak*, solitaire, Harry est tout son contraire.

Et pourtant, ils vont découvrir ensemble que la vie peut être bien plus douce et drôle à deux !



LUCY K. JONES

Vol. 1

ENCORE!

Rose M. Becker

**SEX FRIENDS
ET PLUS SI AFFINITÉS**

Volume 5

1. Des bâtons dans les roues

Je tambourine à la porte, le poing serré et blême de rage. Jamais je n'ai été aussi en colère de ma vie. Je ne suis pas abasourdie, triste ou épuisée, je suis furieuse. Hors de moi. En pétard. Furax. Un peu comme Godzilla avant qu'il n'écrase une ville et piétine ses habitants. Dans mon cas, je n'ai qu'une seule cible : Mark Davis, mon ex. Au fait, c'est possible de requitter un ex ? D'en faire un double ex ? Comme il ne répond pas, je frappe plus fort, faisant trembler la porte sur ses gonds. Je suis assez en forme pour la défoncer sans bélier ce matin. À l'intérieur, mon cœur bat la chamade.

Tension : 20.

Crise cardiaque : en cours.

– Ouvre !

Je ne reconnais pas ma voix déformée par la fureur. De ma main libre, je tiens les papiers que l'huissier de justice a accepté de me remettre hier soir, devant la porte de mon domicile.

Un huissier de justice dans ma ferme. Cherchez l'erreur.

– Je sais que tu es là !

Je cogne le battant comme si j'avais Mark en face de moi. Comment a-t-il pu me faire un coup pareil ? Après m'avoir abandonnée au début de ma grossesse et disparu dans la nature, il me colle un huissier aux trousses à cause de ses dettes ! Par sa faute, je risque de perdre ma maison et mon travail puisque j'habite et bosse sous le même toit. Sans parler du bouleversement, du déracinement. Tout ce que j'ai construit au cours des derniers mois, pierre après pierre, à la sueur de mon front, risque de disparaître pour éponger les créances de ce petit escroc de Wall Street.

– Tu entends ? Ouvre-moi ! Ouvre-moi ou je défonce la porte !

Peut-être perçoit-il la menace dans ma voix ? Peut-être m'en croit-il vraiment capable (et il a bien raison) ? Une minute plus tard, je distingue des bruits de pas de l'autre côté, venus du fond de la chambre. Suite à notre dispute, il s'est réfugié dans ce motel minable. Et par chance, il a laissé ses coordonnées sur mon répondeur sans quoi je n'aurais pas pu le retrouver pour cette explication musclée. Il a fichu ma vie en l'air à cause de son maudit montage financier qui lui a attiré les foudres de son entreprise et de ses supérieurs. Mais je ne compte pas me laisser faire.

Au mieux je sauve ma ferme. Au pire je lui arrache les yeux.

Que du constructif.

– Ouvre !

Un grognement s'élève derrière le battant, guttural, un peu inquiétant. Dans mon jean et ma chemise de bûcheron canadien, je me redresse de toute ma taille, prête pour l'affrontement. Derrière moi, une voiture se gare sur le parking extérieur du motel, m'éclairant de ses phares. Il est six heures du matin, le soleil n'est pas levé. Après une

nuit sans sommeil passée à tourner en rond à la ferme, je me suis précipitée ici.

– Vous êtes dingue ? baragouine Mark en entrouvrant sa porte. Vous avez vu l’heure ? Jamais je n’ai demandé à...

Il s’interrompt en me découvrant sur le seuil et me regarde de ses yeux ronds bordés de rouge. Moi aussi, je me fige. Je ne m’attendais pas à un pareil spectacle. L’œil vitreux, les cheveux en pétard et l’haleine chargée, il a l’air de cuver un litre de vodka. Sans doute a-t-il pris une sacrée cuite hier.

– Jane ?

Son souffle de fenec me fait reculer.

– Qu’est-ce que tu fais ici ?

Je le toise des pieds à la tête, sans me laisser impressionner par son ton rogue et je brandis sous son nez l’ordre de saisie de l’huissier. Après avoir longuement parlementé avec maître Carter, l’homme de loi et frère jumeau d’Albus Dumbledore, celui-ci a accepté de différer l’évaluation de mes biens. Parce qu’il est humain, il a vite compris ma situation. Il m’a aussi laissé une petite journée pour mettre de l’ordre dans mes affaires.

– Tu reconnais ça ?

– Jane, ce n’est pas le moment. Je suis crevé.

Je secoue la tête. Chacun de ses mots et de ses gestes se transforme en combustible pour ma colère car son attitude me choque. Pas une seconde, il ne s’inquiète pour sa fille en me découvrant devant son motel à l’aube. À sa place, cela aurait été ma première pensée. Après tout, il ignore qu’Eva est avec sa grand-mère venue en urgence pour la

garder. J'en ai d'ailleurs profité pour l'interroger. N'était-elle pas avec moi dans l'œil du cyclone ? Mais la pauvre Serenity a été incapable de m'expliquer comment Mark a obtenu sa signature. Jamais elle ne s'est portée garante de ses créances.

– Je vais te donner un indice, fais-je sans me laisser distraire par son œil torve. C'est la lettre d'un huissier.

Une petite étincelle s'allume dans son regard et c'est toute son expression qui change, comme s'il se réveillait enfin. Rejetant les épaules en arrière, il prend de la hauteur, prêt à parer les coups. Ou à les donner. Il a parfaitement reconnu le tampon du cabinet judiciaire mandaté pour s'emparer de ma ferme. Par sa faute.

– La mémoire te revient ?

– Je... Ce n'est pas ce que tu crois !

– Ce que je crois ? Je vais te le dire. Je pense que tu as piégé ma grand-mère en lui faisant signer des papiers pour...

Je m'interromps, comme frappée par la foudre. Soudain, un souvenir me revient. Je me rappelle cet après-midi où Mark a aidé Serenity à accrocher des lampions dans le parc des Roy en vue de son mariage. Il s'était occupé des bons de livraison qui requéraient le seing de ma grand-mère. Se peut-il qu'il ait glissé dans la pile des papiers officiels celui où elle se proposait d'éponger ses dettes ?

Ni vu, ni connu.

– Bien sûr ! Tu as utilisé les bons de commande des lampions ! Tu lui as extorqué sa signature à ce moment-là. Et maintenant, la justice veut me dépouiller de ma maison pour rembourser les milliers d'euros volés dans le portefeuille de ton client, monsieur Morrison.

Tout est limpide. Et immonde.

Parce qu'on parle quand même du père de ma fille.

– Tu me dégoûtes !

– Attends, Jane... Calme-toi... Tu ne comprends pas !

– C'est ça, tu as raison !

– Je n'ai pas eu le choix. J'étais obligé.

– Obligé d'escroquer ma grand-mère ? De faire perdre à ta fille son seul toit ? De m'abandonner enceinte ? De ne plus jamais donner de nouvelles puis de revenir pour spolier ma famille ?

Ça sort d'un seul coup. D'une traite, je balance à Mark ses quatre vérités, ce qui me fait un peu de bien.

– Tu veux connaître le pire dans tout ça ? Tu as utilisé ta propre fille pour t'immiscer dans notre famille afin de la dépouiller. Voilà ce qui me choque le plus. J'avais déjà une piètre estime de toi mais là, on atteint le fond du caniveau !

– Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? C'était ça ou finir en prison !

– Donc tu as préféré mettre ta fille à la rue ?

Mark lève les yeux au ciel comme si je proférais des absurdités. Peut-être pense-t-il que j'ai une solution de secours, une porte de sortie comme par exemple des économies secrètes sur un mystérieux compte en Suisse ? Ou un donateur prêt à me sortir de la panade ? Et pourquoi pas l'aide providentielle du Père Noël, tant qu'on y est !

– Jane, tu dramatises...

Je crois que je vais le tuer.

– Je ne veux plus jamais croiser ta route, Mark. Je dis bien jamais. Ce que tu as fait, c'est la crasse de trop. Je ne te pardonnerai pas,

je ne passerai pas l'éponge. Tu es un monstre d'égoïsme et je vais être claire, je me moque que tu finisses en prison !

Levant les deux mains, Mark tente de m'apaiser mais je secoue la tête, refusant de l'écouter. Même sa voix m'horripile.

– Comme d'habitude, ça va être à moi de réparer tes erreurs, d'assumer les conséquences de tes actes en essayant de récupérer ma maison. Je vais me débrouiller seule avec une situation dont tu es responsable. Mais de ton côté, je veux que tu sortes de ma vie ! Et débrouille-toi avec le reste de tes dettes ! En échange, ma grand-mère ne portera pas plainte contre toi.

– Jane...

– Non, je n'ai pas fini. Je ne veux pas que tu reconnaisse Eva. Jamais, tu entends ? Je refuse que tu fasses partie de la vie de ma fille. De toute manière, je sais pertinemment que tu n'en as pas envie.

Il n'ouvre pas la bouche pour nier car il s'est toujours moqué d'Eva. Un goût métallique et amer envahit ma bouche. Comment ai-je pu me montrer aussi idiot, aussi aveugle lors de ma rencontre avec cet homme ? Comment n'ai-je pas tout de suite vu qu'il était l'un des pires spécimens de l'espèce mâle ?

– Si tu renonces à tes droits, à la reconnaître un jour, je n'irais pas parler à la police avec Serenity.

J'abats ma dernière carte.

– Tu n'essaieras pas de prouver l'abus de confiance ? me demande-t-il avec un brin d'étonnement.

– Oui. Et je me dépêtrerai seule dans ton merdier.

– Eh bien...

Il réfléchit dix secondes à tout casser.

– ... D'accord.

Ou comment tomber plus bas que terre en un seul mot.

– Tu es prêt à abandonner ta fille contre ta propre sécurité ?

Il ne dit rien ce qui vaut toutes les réponses du monde. J'acquiesce d'un hochement de tête. C'est officiel : mon ex est définitivement le plus beau salaud de la planète. Pour les autres galaxies, je ne sais pas. Mais sur terre, c'est lui, pas de doute.

– Je vais entamer les démarches au plus vite. De ton côté, tiens-toi prêt.

Sans ajouter un mot, je tourne les talons et Mark ne cherche pas à me retenir. Il me regarde partir, traverser le parking et remonter en vitesse dans mon pick-up. Au moment où je mets le contact, la porte de sa chambre s'est déjà refermée. Sans doute est-il retourné dormir et digérer l'alcool qui empoisonne son organisme. Comme si de rien n'était. Comme s'il n'avait pas renié sa fille.

De retour à la ferme, je retrouve ma grand-mère, debout sur le seuil à m'attendre. En voyant mon fourgon dans l'allée, elle se précipite à ma rencontre. Je n'ai même pas le temps de descendre qu'elle m'assaille de questions :

– Alors ? Tu l'as vu ? Tu as découvert comment il a fait ? Tu as pu arranger les choses ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Tout en sortant de l'habitable, je secoue la tête, incapable de prononcer un mot. J'essaie de retenir les larmes qui me picotent les yeux, pendues au bout de mes longs cils noirs. Un vent frais souffle dans le jardin, agitant les ramures des pommiers qui commencent à fleurir, se parant d'une multitude de petits bourgeons blancs. Le printemps arrive, c'est ma saison préférée. Hélas, je suis incapable d'apprécier la beauté du paysage pour le moment.

– Mark va renier Eva.

D'une voix tremblante, je lui raconte toute la scène : mon arrivée, ses faibles dénégations, notre marché... Serenity m'écoute attentivement, entortillée dans une robe blanche bizarroïde. Elle porte aussi un turban excentrique autour de la tête, à mi-chemin entre la coiffe d'un maharaja et les chapeaux sixties de Maria Callas. À son cou, une multitude de breloques s'entrechoquent, cristaux, dents de requin, pendules, cartouches égyptiens, cristaux...

Lady Gaga n'a qu'à bien se tenir.

– Il n'a même pas cherché à me contredire. Il a directement accepté le deal. Est-ce que tu te rends compte ? Sa fille n'est rien pour lui.

Mes larmes coulent toutes seules. Aussitôt, ma grand-mère tamponne mes joues humides avec un mouchoir sorti comme par magie de sa poche. Puis elle m'attire dans ses bras et m'étreint avec tendresse. Excentrique, peut-être. Mais aussi maternelle, bienveillante, pleine de compassion. Une femme profondément humaine sous ses dehors fantasques.

– C'est un homme égoïste, Jane. Tout simplement.

– Si tu savais comme je m'en veux. Je me sens coupable d'avoir donné à Eva un père pareil.

– Tu as tort, ma chérie. Tout le monde commet des erreurs, surtout à ton âge. Et puis, il ne suffit pas de procréer pour être le père d'un enfant.

Je hoche la tête, enfouissant mon nez dans son cou. Elle sent bon l'encens, le benjoin, toutes ces fragrances venues d'Inde qu'elle s'amuse à faire brûler dans la maison qu'elle partage avec ses deux amies. Grâce à ses bâtonnets parfumés, elle prétend chasser les mauvaises ondes et les esprits.

Et chasser mon spleen, c'est possible ?

– Être père, c'est être là, c'est être responsable, c'est répondre présent quand son enfant a besoin de soi. Mark Davis est peut-être le géniteur de ta fille mais il n'est pas son père pour autant, déclare-t-elle avec le plus grand sérieux. Et je suis certaine qu'un jour pas si lointain, tu trouveras l'homme qui aimera Eva comme sa fille.

Je sais à qui elle pense. Et moi aussi.

Anthony.

Son nom s'impose à moi comme une évidence. L'homme que j'aime sans jamais le lui avoir dit, l'homme qui veille sur moi et Eva sans être lié à nous par le sang ou un quelconque contrat. Comme j'aimerais qu'il soit là ! Ou plutôt non, je n'ai aucune envie qu'il me voit avec mes yeux bouffis et la morve au nez. Je me mouche bruyamment dans le kleenex de ma grand-mère qui passe un bras consolateur autour de mes épaules. De son pas tranquille, elle m'entraîne vers la cuisine.

– Tout ira bien, tu verras. Tu avais besoin d'une coupure radicale, de trancher définitivement les liens qui t'attachaient encore à Mark

pour refaire ta vie. Ainsi, il ne pourra plus utiliser Eva comme moyen de pression sur toi.

- Tu crois ?
- Absolument.

Elle semble si assurée qu'elle parvient presque à nous ébranler, moi et mon chagrin XXL.

- Comment peux-tu être certaine que les choses iront mieux ? Pour le moment, la situation n'est pas bien brillante, dis-je en entrant dans la ferme.

Les yeux bleus de Serenity pétillent de malice.

- Parce que figure-toi que je l'ai vu dans ma boule de cristal.

Of course.

Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

- Et tu as de bonnes nouvelles de l'au-delà ?

- Ne te moque pas, ma chérie. Tu serais étonnée de découvrir tout ce que les esprits peuvent nous apprendre. J'ai vu que tu allais continuer à te battre, te montrer forte et triompher. C'est la raison pour laquelle je suis si sereine.

J'aimerais partager son optimisme. J'esquisse un sourire, amusée par ses prédictions. Pour la peine, mes larmes cessent de couler et je renifle.

- Je tiens à m'excuser de t'avoir mise dans une situation pareille, Serenity. Mon ex t'a piégée et maintenant, tu risques toi aussi de perdre la ferme. C'est toi la vraie propriétaire. Moi, je n'en ai que l'usufruit.

– Tu n’y peux rien, ma chérie. Tu n’es pas responsable de son comportement honteux. Et mon petit doigt me dit que tout va rentrer dans l’ordre. Tu verras ! ajoute-t-elle, inébranlable.

Penser à ajouter une dose de confiance en soi sur la liste des courses, entre les tablettes de chocolat et les marshmallows.

À cet instant, le téléphone se met à sonner. Ma grand-mère et moi échangeons un regard de connivence. Et avec une certaine appréhension, je décroche l’appareil. Mais ce n’est ni l’huissier de justice, ni la police, ni même le président Obama. Juste une voix de femme inconnue.

- Pourrais-je parler à mademoiselle Sullivan, s’il vous plaît ?
- C’est moi.
- Sarah Jones à l’appareil. Je suis la... la maman d’Anthony.

Oh.

Déstabilisée, je m’appuie au plan de travail en bois sous les yeux interrogateurs de ma grand-mère. Pour la rassurer, j’articule du bout des lèvres un « tout va bien » muet si bien qu’elle hoche la tête et se dirige vers les escaliers, sans doute pour rejoindre Eva à l’étage et me laisser un moment d’intimité.

- Que puis-je pour vous ?

Je suis surprise par ce coup de fil. Cela dit, n’ai-je pas laissé ma carte à la mère d’Anthony dans l’espoir qu’elle me recontacte suite à notre entrevue catastrophique ? J’espérais lui ménager une porte de sortie. Du fond du cœur, je pense qu’Anthony ne doit pas rompre tous les liens avec elle.

– Pardonnez-moi de vous déranger chez vous. Ce n'est pas très correct de ma part. Nous ne nous connaissons pas et vous n'avez sans doute pas une très bonne opinion de moi. À votre place, je n'en penserais pas moins.

– Je ne porte aucun jugement sur vous, madame Jones.

Ma voix est si douce qu'elle en perd le fil de son discours. J'ai détesté cette femme, c'est vrai. Je l'ai même haïe avant de la rencontrer, à l'époque où Anthony me parlait de son abandon, de son enfance... Comment aurais-je pu l'apprécier en voyant les blessures infligées à son fils ? Mais depuis notre face-à-face, je m'interroge. Sarah semble sincère. L'histoire d'Anthony n'est peut-être pas aussi claire et simple qu'il le croit. Et, mieux que quiconque, je sais combien on peut avoir besoin d'une seconde chance. Cela dit, ce n'est pas pour elle que j'agis ainsi.

C'est pour lui. Pour guérir ses plaies. Pour l'aider, lui qui est devenu tout pour moi.

– Je... Merci.

Je l'entends prendre une grande inspiration.

– J'aimerais revoir mon fils, mademoiselle Sullivan.

– Cela ne dépend pas de moi.

– Il doit beaucoup tenir à vous pour vous avoir emmenée avec lui, hier. Alors je vous en prie, intercédez en ma faveur !

– Je comprends votre désarroi mais je ne veux pas lui forcer la main. Cette décision appartient à Anthony.

Jamais je ne le contraindrai à parler avec sa mère même si je reste persuadée qu'il doit se confronter à son passé pour ensuite se tourner vers l'avenir.

-
- Vous avez des enfants ?
 - Oui, une petite fille.
 - Vous êtes une mère, vous aussi. Vous pouvez imaginer ce que je ressens. Je vous en prie, aidez-moi...

Que répondre à ça ?

- Je vais voir ce que je peux faire. Mais attention, je ne vous garantis rien.

- Oh, merci, merci ! Le destin m'a rendu mon fils et je refuse de le perdre à nouveau. Je l'aime, vous savez. Je l'aime tellement.

En fin d'après-midi, je me rends à l'office du notaire avec un poids sur l'estomac. Tout en roulant dans mon pick-up, j'écoute la radio pour me changer les idées. La décision de Mark, la supplique de Sarah... Les ennuis volettent autour de moi comme un nuage de moustiques. Et en ce moment, je les collectionne les problèmes ! Sur place, je me gare dans la rue avant de récupérer mon dossier dans la boîte à gants. Vais-je réussir à sauver ma maison, à garder un toit au-dessus de ma tête et celle de ma fille ? À moitié couchée sur le siège du passager, je m'empare des papiers quand on toque à ma vitre.

Aaaah !

Je me redresse d'un bond, manque de m'assommer contre le tableau de bord, évite de justesse le volant dans mes côtes et me retrouve nez à nez avec Anthony. Le pauvre me regarde avec des yeux ronds, désarçonné par cet enchaînement de catastrophes. J'ouvre aussitôt ma portière.

-
- Tout va bien ? s'inquiète-t-il.
 - Oui, oui... J'envisage une reconversion dans les cascades.

Je soupire et lui me répond d'un sourire solaire. Son beau visage s'éclaire, comme illuminé par mon apparition. J'en ai le cœur qui chavire car c'est moi qui allume cette petite flamme dans ses yeux noirs, j'en suis certaine. À chaque fois, j'ai le souffle coupé par sa vision. Il est tellement séduisant dans son blouson de cuir, avec ses boucles noires et rebelles qui frisent autour de sa figure. Il me prend mon dossier des mains pour me débarrasser.

- Je ne voulais pas te faire peur...

- Quelle idée ! Je suis sur les nerfs, c'est tout ! Dis-moi plutôt ce que tu fais ici.

- J'ai croisé Serenity tout à l'heure pendant que je travaillais avec mon grand-père. Elle m'a dit que tu avais rendez-vous à seize heures avec le notaire. J'ai pensé que tu aurais besoin de soutien.

Il écarte les bras malgré les papiers dans ses mains, superbe dans sa chemise blanche, son jean et ses bottes de motard. Je remarque aussi les lunettes de pilote coincées dans sa chevelure de jais.

- Alors me voilà !

D'abord, je ne dis rien parce que je suis trop émue pour parler, trop touchée par son geste. Il est toujours là quand j'ai besoin de lui, il ne se dérobe jamais, plus solide qu'un roc dans la tempête.

- Tu n'étais pas obligé, Anthony.

- J'en avais envie. Je veux que tu saches que je serai toujours là pour toi. Quoi qu'il arrive.

Je baisse les paupières, ébranlée. Il tend alors le bras pour s'emparer d'une de mes mains et porter mes doigts à sa bouche avant de les

entremêler aux siens. Nos paumes s'accolent et il me force à redresser un peu la tête, en prenant mon menton entre son pouce et son index, de sorte que nos regards se croisent.

- Je peux t'aider, Jane.
- Tu le fais déjà en étant là, avec moi.
- Je pourrais faire beaucoup plus si tu m'en laissais l'occasion.
- Comment cela ?

Il se tait, les yeux perdus dans les miens, noyés dans leur or vif. Mon cœur bat la chamade. Nous sommes face à face devant l'office où l'huissier m'attend pour décider de mon sort.

- J'aimerais racheter ta ferme, Jane.
- Que... Pardon ?

J'ai dû mal entendre.

- Je voudrais racheter ta propriété.

C'est ça. Il me faut un sonotone.

– Cette fois, il n'est pas question pour moi d'agrandir mon terrain en rachetant tes champs pour y planter des vignes. Je veux simplement t'aider, te permettre de respirer un peu en t'évitant d'avoir un huissier collé aux baskets.

- Mais... Non, pas question !
- Je t'en prie Jane, réfléchis. C'est la meilleure solution.

Il s'empare de mon autre main, planté devant moi de toute son assurance, de toute son insolente beauté. Et sa voix persuasive se fraie un chemin à travers le tourbillon de mes pensées.

– Tu as perdu la tête ? Je ne peux pas accepter ! C'est beaucoup trop ! La ferme et le terrain valent une petite fortune dans ce coin de la Californie.

– Je suis au courant, sourit-il, amusé.

Évidemment ! Ce n'est pas moi qui vais lui apprendre les prix du marché immobilier. Il a quasiment acheté tous les hectares des environs au cours des dernières semaines. Je secoue la tête, prête à camper sur mes positions.

Butée ? Vous avez dit butée ?

– Si je rachète la ferme de ta grand-mère en la mettant à ton nom, tous tes problèmes seront réglés. Tu ne peux pas vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête, Jane. Ce n'est bon ni pour toi, ni pour Eva.

– Je sais mais on parle de milliers de dollars.

– Beaucoup d'argent, oui. Mais bien investi. J'en ai parlé à Serenity et elle est d'accord pour effectuer cette transaction à condition qu'elle te convienne aussi.

Il me sourit.

– La balle est dans ton camp, Jane.

Je me mords les lèvres au moment où il prend mon visage en coupe entre ses paumes fraîches, douces, rassurantes. Ses yeux ne quittent pas les miens. À mon tour, je me perds dans les ténèbres de son regard, profond comme la nuit, intense et passionné dès qu'il se pose sur moi. Mon pouls s'accélère et mes certitudes vacillent, sans qu'il ajoute un autre mot. Tout se passe à travers ses yeux, si expressifs, si persuasifs. À présent, sa bouche charnue est toute proche au point de me troubler.

Ah... Cet homme m'empêche de réfléchir !

Je m'étais toujours juré de réussir par moi-même pour montrer à mes parents qu'ils avaient eu tort de me juger aussi mal, de me condamner sans appel... Sauf que je n'ai plus beaucoup de choix. À présent, ce n'est plus une question d'orgueil. Il s'agit de ma maison, mon toit, mon refuge.

– Je ne peux pas t'en demander tant.

– Tu ne me demandes rien, Jane. C'est moi qui ai envie de t'aider. C'est moi qui veux vous protéger, toi et ta fille.

– Mais, je...

J'hésite encore. Son regard me fouille jusqu'à l'âme, plus insistant, d'une intensité presque insoutenable. Ses pouces caressent maintenant mes joues. Nos visages sont si proches que je sens son souffle sur ma peau. Et mes dernières réticences se fissurent.

– Je te rembourserai jusqu'au dernier dollar ! dis-je enfin. Je t'en fais le serment. Je te restituerai l'intégralité de la somme, même si je dois passer le reste de ma vie à économiser sou après sou.

Un grand sourire éclaire les traits d'Anthony, transformant sa physionomie ombrageuse et ténébreuse. Il m'éclabousse à présent de son charisme solaire.

– Si tu y tiens vraiment, Jane... Je sais combien tu es tenace.

– Merci Anthony. Du fond du cœur.

Il pose une main douce sur ma poitrine, là où mon cœur palpite. C'est pour lui qu'il bat, là, dans ma cage thoracique. C'est à lui qu'il appartient... Les mots me brûlent les lèvres sans que je les prononce. Ce n'est pas le lieu ni le moment, même si l'évidence s'impose à nous.

Alors, lentement, Anthony se penche vers moi pour prendre mes lèvres. Et j'ai le temps de l'entendre murmurer :

- Merci Jane.
- Mais de quoi ?
- D'être toi.

2. Wonder Woman

Je ne tiens pas en place. Je suis surexcitée. Non, non ! Aucun rapport avec Anthony Roy.

Vous avez l'esprit franchement mal placé...

Dans mon tailleur de femme d'affaires gris perle, j'arpente les couloirs de mes locaux sur des talons aiguilles noirs. Je répète : les couloirs de mes locaux ! Alerte à toutes les unités : Jane Sullivan a un local ! Émerveillée, j'explore toutes les pièces mises à ma disposition par Anthony. Comme convenu, mon nouveau patron a déniché un vaste atelier pour abriter mon entreprise de restauration de meubles.

Pincez-moi, je rêve !

Je retiens un petit cri aigu devant mon bureau. Parce que oui, j'ai un bureau ! Moi ! Je dispose d'une grande pièce attenante à la salle où je peux entreposer mon matériel. Basée à Los Angeles, mon entreprise se trouve à quelques rues du siège social de Roy Inc. Désormais, j'appartiens au groupe d'Anthony. C'est lui qui finance mes projets, même s'il me laisse carte blanche pour les décisions artistiques.

– Je suis la reine de Los Angeles !

Je me laisse tomber dans mon confortable siège en cuir blanc. Et comme il est muni de roulettes, je m'amuse à faire un tour sur moi-même.

Ok, dix tours. Mais chuuuut...

C'est incroyable ! Dire que six mois plus tôt, je me débattais avec mes problèmes, courant après l'argent et jonglant avec mes différents boulots... Je me retrouve derrière cette table où s'étalent déjà des dossiers : les dessins de mes prochains modèles, les lettres de motivation des candidats qui ont répondu à mon annonce... Je n'en reviens pas. J'ai l'impression de planer.

I believe I can fly.

Je pouffe de rire dans l'élégante pièce aux murs couleur taupe et à la moquette prune. Demain, je m'acquitterai d'un voyage express à New York pour trouver de nouveaux matériaux : clous, tissus, boiserie, métaux... En attendant, je m'appête à faire passer des entretiens d'embauche et je me glisse avec aisance dans mon costume. Je me sens forte et efficace comme Wonder Woman après sa transformation.

Le slip à paillettes en moins.

Une heure plus tard, j'accueille les aspirants tapissiers dans mon bureau. Après avoir potassé leur CV, j'ai préparé une liste de questions mais je me laisse surtout guider par mon instinct. Peu à peu, je retrouve les réflexes acquis durant mes études commerciales et parviens à m'imposer. Tous les profils se succèdent : l'étudiant immature, l'artisan qui me prend de haut parce que je suis autodidacte, l'employé trop sûr de lui ou le nouveau venu motivé...

– Pourquoi postulez-vous pour une petite entreprise comme la mienne avec un tel CV ?

J'interroge une jeune femme gothique.

– Parce que j'ai surtout travaillé à la chaîne, à produire et imaginer des meubles stéréotypés, à monter en kit. J'ai envie d'entrer dans une équipe créative, jeune, audacieuse.

– Vous avez frappé à la bonne porte !

Maureen, avec son look de Mercredi Addams et ses piercings au nez, est la première que j'engage. Je sélectionne ensuite Akira, une jeune étudiante fraîchement diplômée de son école d'art mais ultra-motivée. Je suis très impressionnée par son book et ses idées. Puis je me laisse convaincre par Chris, une armoire à glace super timide mais un gros travailleur qui ne rechigne jamais face aux heures supplémentaires. Ensemble, nous formons une équipe disparate, étrange et énergique, éprise de son job.

– C'est trop beau pour être vrai.

À la fin de la journée, je me répète cette phrase devant la grande baie vitrée qui m'offre une vue plongeante sur la cité des Anges. À l'issue des entretiens, j'ai juste eu le temps de téléphoner aux grossistes de la côte est avant ma visite du lendemain. Je suis sur les rotules. Et heureuse, heureuse ! Hier, j'étais à deux doigts de perdre ma ferme et aujourd'hui, je dirige ma propre entreprise.

– Toc, toc !

Dans un sursaut, je me retourne aussitôt.

– J'espère que je ne dérange pas...

– Anthony !

Un grand sourire illumine mes traits. Mister Fever, en costume noir et chemise blanche au col ouvert, se tient sur le seuil de mon

bureau avec une bouteille de champagne dans une main et deux coupes en cristal dans l'autre. Mon cœur fait un bond. Puis toute une série de loopings.

C'est Mister Fever, quand même...

Il est beau à damner toutes les saintes du paradis, à corrompre tous les anges de la création avec ses yeux de velours noirs, profonds et troublants, et ses lèvres sensuelles, un peu entrouvertes.

Grrrrr ! J'ai directement envie de lui sauter dessus. Pour changer.

– Entre, entre ! lui dis-je, ravie. Je ne savais pas que tu devais venir. Sans cela, j'aurais fait un peu de rangement.

Je lance un regard dépité en direction de ma table de travail. En une journée, elle s'est transformée en véritable capharnaüm, à demi ensevelie sous les croquis de mes futures créations, les commandes, les feuilles volantes, les post-it colorés et les innombrables emballages de *Skittles* éventrés.

C'est moi qui les ai tous tués.

Je plaide coupable.

– Je vois que tu as pris tes marques ! s'amuse-t-il dans un rire chaud, grave et outrageusement sexy.

Je ramasse en vitesse les papiers de bonbons et les balance dans la corbeille, les joues rouges. C'est un peu la honte, surtout devant monsieur Organisation, le spécialiste du classement, le roi de l'ordre alphabétique, le dieu du rangement qui filerait des complexes à tous les designers du monde.

- Je suis un peu bordélique...
- C'est ton bureau, Jane. Je ne suis pas là pour inspecter. D'ailleurs, que dirais-tu de trinquer à ta première journée de patronne ?
- Est-ce bien raisonnable ?
- Depuis quand êtes-vous raisonnable, mademoiselle Sullivan ?

Il est maintenant si proche que nos corps se frôlent. Planté devant moi, il joue de sa proximité, de son charisme. Je sens la chaleur de sa peau hâlée à travers le tissu de sa chemise, imprégnée de son parfum boisé et viril. Ce qui me rend toute chose. Vraiment toute chose. Mais déjà, Mister Fever s'amuse à faire sauter le bouchon de son millésime. Une petite fumée blanche s'évade du goulot tandis qu'il remplit la première coupe sans verser une goutte de mousse à côté.

L'efficacité selon Anthony Roy.

- Rien n'aurait été possible sans toi, dis-je, au moment d'entrechoquer nos verres.
- Rien n'aurait été possible sans ton talent, rectifie-t-il.

Je souris. Cela me rappelle les paroles de Cynthia Vaugner lors de mon interview pour *Design*.

- Je porte un toast à ton entreprise de restauration. Tu lui as trouvé un nom ?
- « Seat Down ! »

Il sourit tandis que je lui décoche un clin d'œil en levant ma coupe.

- Et à notre association autour de ton projet de vinothérapie !

Sans nous quitter des yeux, nous buvons une première gorgée pétillante. Sentir son regard sur moi me donne la chair de poule. C'est

comme une caresse. De ses yeux, il enveloppe mes épaules, ma silhouette... comme s'il me déshabillait.

Quécalor !

Avec son irrésistible sourire en coin, il plonge la main dans la poche de sa veste et en tire un écrin rectangulaire.

- Un cadeau ? fais-je d'une voix blanche.
- Je voulais rendre cette journée inoubliable.

Il me tend la boîte en velours dont je me saisis, non sans appréhension. À l'intérieur, étendu dans les replis de soie blanche, je découvre un magnifique bracelet en diamants jaunes. Leur éclat me coupe le souffle. Anthony en profite pour retirer le divin bijou de son écrin et le passe autour de mon poignet. Aussitôt, je sens le poids des pierres à mon bras, enchâssées dans les maillons d'or.

- Waouh !

Mister Fever éclate de rire.

- C'est à peu près la réaction que j'espérais, s'amuse-t-il.
- C'est...
- Si tu dis que c'est trop, je ne sais pas ce que je te fais ! m'interrompt-il, les sourcils froncés et l'œil amusé.

C'était précisément ce que je m'apprêtais à dire.

- Tu vas m'étrangler ? je tente, à tout hasard.
- Non, mademoiselle Sullivan. Je vais vous embrasser.

Je n'ai pas le temps de répliquer ou de le remercier qu'il met sa savoureuse menace à exécution. Dans le silence feutré des locaux

déserts, nos deux silhouettes s'épousent sur fond de buildings et de coucher de soleil. C'est comme si la ville, le monde, la vie nous appartenait.

Deux heures plus tard, nous sommes de retour à la campagne grâce à l'hélicoptère d'Anthony. C'est sûr, c'est plus rapide que les transports en commun ! Immobile, je m'arrête devant la ferme sauvée des griffes de l'huissier avec un pincement de nostalgie. Dire que j'ai failli la perdre ! Ce lieu, ce n'est pas seulement ma maison, c'est l'endroit où je me suis reconstruite durant la pire période de ma vie. Entre ces murs, j'ai relevé la tête, j'ai retroussé mes manches et me suis battue pour offrir une belle vie à Eva.

– À quoi penses-tu ?

La voix posée et rauque d'Anthony se glisse à mon oreille, envoûtante. Je sens sa présence dans mon dos. Il m'a raccompagnée jusqu'à ma porte et ne bouge pas, m'enveloppant de sa chaleur.

– Je mesurais le chemin parcouru.

– Déjà ? Ce n'est pourtant que le début de ton histoire.

Non, notre histoire.

– Que dirais-tu de faire quelques pas ? me propose-t-il après un bref silence.

Me tournant vers lui, je détaille son visage à moitié mangé par les ombres. Au-dessus de nous, un mince croissant de lune répand sa

clarté diaphane. Mister Fever semble bien sérieux au point d'éveiller mon sixième sens.

– Je reviens tout de suite ! dis-je.

Interdit, Anthony me regarde disparaître à l'intérieur de la maison tandis que je fonce vers le placard de l'entrée. Pas de temps à perdre ! J'envoie valdinguer mes chaussures à talons. Autour de moi, la ferme est silencieuse, déserte. Eva se trouve avec ma grand-mère qui se repose chez elle dans l'attente imminente de son mariage. Moi, je cours, je sprinte, je vole. Et je ressurgis... chaussée de bottes en plastique.

– Tadam !

Anthony éclate de rire.

– Tu es unique !

– Tu aimes ? fais-je en tournant sur moi-même, bien consciente que mon joli tailleur jure avec mes gros croquenots.

– J'adore.

Puis il m'offre son bras, m'entraînant en promenade au clair de lune, au milieu des champs et des vignes vallonnées. Nous marchons longtemps en silence, sans autre besoin que la proximité de l'autre, de son corps, de sa peau. Flanc contre flanc, nous avançons au cœur d'une nature silencieuse, parée d'ombres nocturnes qui s'enroulent en volutes autour des pommiers et des autres arbres. Je me laisse bercer par le souffle régulier d'Anthony, par le bruissement des hautes herbes sous nos pas.

– Jane ?

Il s'arrête à la lisière de son parc, au sommet d'une colline qui domine les coteaux. De ce perchoir, la vue est grandiose : les flancs des vignes, la lisière d'une forêt à l'horizon et en contrebas, la longue silhouette de ma ferme et de ses tuiles brunes. J'ai l'impression de dominer le monde avec lui. Glissant le long de mon bras, sa main s'empare de la mienne, entremêlant nos doigts. Et il se poste devant moi, interrompant notre balade romantique. Derrière nous, s'élève un petit kiosque bâti au bout de son parc, muni d'une ravissante balancelle.

– Je sais combien tu es attachée à cet endroit, et moi aussi. Tout a commencé avec ta ferme, nous ne nous serions jamais rencontrés si nous n'avions pas été voisins.

Je souris.

– Et si je n'avais pas eu des poules zinzins.

Il me sourit à son tour mais je devine la tension dans son regard. Il semble à fleur de peau, presque nerveux. Je déglutis avec peine, consciente qu'il va se passer quelque chose d'important. Je sais qu'il m'aime... En ce moment même, je le lis dans ses pupilles d'encre qui me dévorent d'un feu passionné. Mon cœur cogne si fort qu'il semble prêt à s'évader de ma cage thoracique.

– Je ne veux pas t'arracher à cet endroit si tu y es heureuse mais...

Il a peur.

Anthony Roy a peur.

– Mais... ? fais-je en guise d'encouragement.

Il inspire une grande bouffée d'air avant de se lancer tête baissée :

– Voudrais-tu emménager avec moi, à Los Angeles ?

Une seconde s'écoule à peine qu'il m'ensevelit déjà sous un flot de mots, comme s'il redoutait le silence ou ma réponse. Sa voix se fait rauque, mâle, persuasive. Complètement irrésistible.

– Je ne peux plus imaginer ma vie sans toi, Jane. C'est impossible. Je te veux à mes côtés tous les jours, tout le temps. Quand je me réveille, quand je prends mon petit-déjeuner, quand je me plains du mauvais temps pour les pieds de vigne, quand je me réjouis d'un nouveau contrat ou que je râle du retard d'un collaborateur, quand je me couche, quand j'ai envie de faire l'amour, de ta peau, de ta bouche, de toi...

Son pouce effleure mes lèvres y imprimant sa marque. Moi, je ne respire plus. Prise d'un vertige, j'ai l'impression que le sol tremble sous mes pieds, que le monde entier tourne autour de moi, de nous.

– Tu as changé ma vie, Jane. Un beau jour, tu y es entrée avec fracas et avec des bottes en plastique et un fichu sur la tête ! Et depuis notre rencontre, tu n'es plus jamais sortie de ma tête ou de mon cœur. Tu m'as pris en otage, tu m'as obsédé durant des semaines et tu continues. J'ai toujours eu peur d'aimer, de me dévoiler, de me mettre à nu devant quelqu'un. Et puis...

Il hésite sur les mots, serre plus fort ma main, sans doute pour s'aider.

– Et puis toi.

Ses yeux plongent dans les miens.

– Simplement toi.

Oh mon Dieu.

– Jane Sullivan, veux-tu venir vivre avec Eva dans ma maison de Los Angeles ? me demande-t-il avec gravité.

– Si je, si je... ?

Du calme ! Il va croire que je fais une crise d'apoplexie.

– Jane ? s'inquiète-t-il en haussant un sourcil.

– Mais je... C'est...

Je lui saute au cou, folle de joie.

– Oui, double oui, triple oui, mille fois oui !

Je pense qu'il a compris là...

Je le suivrai où il voudra, à Los Angeles ou au bout du monde. Même en enfer, s'il l'exige. Je peux enfin voler de mes propres ailes. J'ai trouvé ma voie et jeté les bases d'une nouvelle vie à la campagne. N'était-ce pas exactement ce dont j'avais besoin suite à ma rupture avec Mark ? J'ai pansé mes plaies, léché mes blessures. Je souhaitais un cadre stable et paisible pour la naissance d'Eva, et la ferme de Serenity est devenue mon havre, mon cocon. Mais maintenant, je suis prête.

– La campagne ne va pas trop te manquer ?

– Oh si ! Alors promets-moi que nous y retournerons souvent.

– Mes vignes se trouvent ici, ne l'oublie pas. Nous viendrons régulièrement.

– J'ai l'impression de commencer un nouveau chapitre de ma vie.

Le meilleur.

Les bras noués autour de son cou, je l'embrasse avec une infinie douceur, picorant sa bouche. Rien ne pourra nous séparer désormais. Pour lui, je vais larguer les amarres, me détacher de mon refuge, retourner à la ville... Les mains d'Anthony descendent vers mes hanches, suivant ma colonne vertébrale. Et notre baiser se fait plus pressant. Sous l'œil complice de la lune, il m'enlace avec fougue, conscient de franchir une nouvelle étape.

– Pour moi aussi c'est le début d'un chapitre, déclare-t-il. Jamais je ne m'étais imaginé en train de m'installer un jour avec quelqu'un... Du moins, avant toi. T'avoir à mes côtés me rend plus serein, plus fort. Je me sens prêt à affronter mon passé.

– Tu penses à ta mère ?

Je songe soudain à l'appel de Sarah. Et sans quitter les bras d'Anthony, je pose mon front contre le sien. Nos bouches se frôlent, nos poitrines aussi, en une intimité sensuelle, profonde.

– Oui. Je devrais peut-être la recontacter.

– À mon avis, elle ne demande pas mieux.

– J'ignore si elle a menti au sujet de mon père. Par exemple, pourquoi n'ai-je jamais reçu les lettres qu'elle prétend m'avoir envoyées pendant des années ?

– Je ne sais pas. Mais elle semblait sincère.

Il hoche la tête.

– Tu sais, si je fais cela, si j'accepte de l'écouter à nouveau, c'est surtout à cause de mes souvenirs. Je me rappelle sa douceur, de sa voix, de ses étreintes. Même après une longue journée de boulot, elle prenait toujours le temps de me lire un conte. Elle n'enlevait pas son uniforme, elle sentait l'huile mais elle s'asseyait au bord de mon lit pour me raconter une histoire.

Il se tait, pensif.

– C'est pour cette femme que je ferai l'effort. Pour cette mère usée et fatiguée qui faisait passer son fils avant tout.

– Elle t'aimait. Elle t'aime. Ça se voit.

Il hausse les épaules.

– Je me dis que mes souvenirs et ma mémoire ne peuvent pas me tromper à ce point. Ensuite, on verra...

Front contre front, il se penche et cueille ma bouche. Il m'embrasse en introduisant sa langue entre mes lèvres, mêlant nos salives parfumées au champagne. Je m'abandonne entre ses bras, me pressant contre lui. Et le désir monte, monte, monte... Par vagues, par bouffées. Quand Anthony s'arrache à ma bouche, son regard noir étincelle. S'emparant de ma main, il m'entraîne en direction du kiosque.

Pour m'aimer. Encore et encore.

Me conduisant vers la balancelle, Anthony marche à reculons pour ne pas me quitter des yeux. Nos regards s'accrochent dans les ténèbres, voilés par le désir. Mais je refuse de le laisser filer. Tendait les deux bras vers lui, j'attrape Mister Fever par les pans de sa chemise et tends le visage vers lui, dans l'attente de plus, tellement plus... Dans un rire étouffé, il se penche vers moi pour s'emparer de mes lèvres offertes, un peu humides.

– Jane... Tu me rends fou...

J'espère bien !

Soudés par notre baiser, nous avançons en titubant. Impossible de se détacher l'un de l'autre. Nos bouches se dévorent avec avidité

dans une explosion de saveurs. Il m'enivre, il me fait tourner la tête. Et je lui donne le vertige à en croire son faible rôle. Un pas après l'autre, nous traversons la pelouse comme si nous avions trop bu. Nos deux corps forment une unique silhouette. Au gré de nos saccades, nous atteignons finalement le petit kiosque chapeauté d'un toit pointu et dissimulé derrière des treilles où s'emmêlent des rosiers.

Toutefois, je ne vois rien du décor. Je reste les paupières closes, pressée contre la poitrine de Mister Fever tandis que mon pouls s'affole. La température grimpe. Mes seins pointent sous mon chemisier à force de frotter contre son torse musclé. Sous ses vêtements, je sens son corps brûlant, tendu comme la corde d'un violon. Nos langues se caressent, glissent et se dénouent tandis que je m'agrippe à son dos. Je plante mes ongles dans ses omoplates lui tirant un nouveau gémississement, jusqu'au moment où nos genoux cognent contre quelque chose de dur. Nous manquons tous les deux de tomber à la renverse. C'est ça d'avancer à l'aveuglette, complètement épris l'un par l'autre !

– La balancelle... souffle Anthony.

Comment sommes-nous arrivés là ? Mystère. Je perds toute notion du temps et de l'espace dans ses bras. Mister Fever brouille ma boussole, affole mes sens. Mon pouls s'emballe quand il se met à mordre mon oreille, à tirer doucement le lobe avant de m'embrasser dans le cou, là où la peau est la plus tendre. Il s'aventure ensuite sur ma nuque, repoussant l'épaisse masse de mes cheveux noirs par-dessus l'une de mes épaules. Sa bouche est partout, ne me laissant aucun répit. Et je sens son cœur battre à travers sa chemise, cogner à l'unisson avec mien.

– Je sais pertinemment ce que vous voulez de moi, monsieur Roy...

Il me répond d'un rire bas, chaud, viril. Un rire à faire dresser tous les poils de mon corps et me donner le frisson.

– Et vais-je l'obtenir ? murmure-t-il, tentateur.

Ce sont maintenant ses mains qui se promènent sur mon corps, qui s'invitent sous le blazer de mon tailleur, qui s'attaquent au premier bouton de ma chemise.

– Il va falloir être patient... lui dis-je à grand-peine alors que son souffle me chatouille le cou.

Parce que j'ai une autre idée en tête.

Ses boucles noires aussi douces et soyeuses que ses mains caressent ma mâchoire et son parfum m'enivre, taquinant mes narines, excitant mes sens. Cet homme est un véritable piège !

- Pourquoi ?
- Parce que !
- Mais...
- Plus un mot !

Je lui décoche une œillade lascive.

– Du moins si tu veux avoir ta surprise...

Ma voix se charge d'intonations langoureuses alors que je me fais féline contre lui. Montrant patte de velours, je me frotte à son torse. Anthony s'enflamme, abrasif. Ses bras tentent de se refermer sur moi, de m'attirer sur la banquette mais je ne le laisse pas faire. Pas question ! Je résiste à son étreinte, à ses mains baladeuses, à l'éclair d'envie dans ses prunelles. Réunissant toutes mes forces, je pose mes deux paumes à plat sur son torse alors qu'il mordille ma lèvre inférieure, la

tirant entre ses dents avant de redessiner le tracé de ma bouche du bout de sa langue.

Cet homme sait comment s'y prendre...

– Tu es sûre que tu ne veux pas venir avec moi ?

C'est la voix de la tentation. Le diable en personne.

– Anthony ! je gronde doucement.

Sans prévenir, je donne une petite impulsion et le fais tomber sur la banquette. Sous son poids, elle se balance doucement alors qu'il se laisse choir au milieu de la profusion des coussins. Il ne me quitte pas pour autant du regard, au contraire ! En fait, il me dévore littéralement des yeux ! À croire qu'il a le pouvoir de me déshabiller d'un simple coup d'œil. Je recule d'un pas, prête à me lancer dans mon petit spectacle. Retirant en vitesse mes bottes, je me sens libérée pour m'offrir à lui. Et soutenant son regard, je me mets à onduler des hanches, à rouler des épaules.

– Mmm... Ça me plaît déjà beaucoup... chuchote-t-il d'une voix ouatée.

– Et tu n'as encore rien vu.

Car je compte lui faire un strip-tease. Oui, moi. Moi qui me trouvais trop grosse et pas assez désirable encore quelques semaines plus tôt. Sous ses yeux caressants, devant lui, je me sens tellement femme... Avec une lenteur délibérée, je déboutonne ma veste et fais glisser les manches le long de mes bras. Le blazer finit sa course par terre dans un froissement de tissu. Je m'attaque ensuite au chemisier, toujours sans perdre le contact, sans briser le lien magique entre nous.

Yeux dans les yeux, je fais sauter un bouton après l'autre. À chaque étape, j'écarte davantage les pans du vêtement, révélant quelques centimètres de peau blanche et veloutée. Anthony mouille ses lèvres du bout de sa langue avec un érotisme troublant. Mon cœur cogne très vite. Joueuse, je tourne sur moi-même, ne lui offrant plus que mon dos. Le menton posé sur mon épaule, je lui présente mon profil et fais glisser mon chemisier jusqu'à mes reins pour me libérer.

– Jane...

Sa voix n'est plus qu'un souffle, un soupir de désir. Il se penche en avant, se rapprochant inconsciemment. De ses doigts, il enserre ses genoux comme s'il avait besoin de se raccrocher à quelque chose. Je me retourne, sans cesser d'onduler, de danser pour lui. Je lui révèle mon soutien-gorge en satin rose. Soutenus par les balconnets, mes seins semblent tendus vers lui, exposés à son regard de feu.

– Tu veux vraiment que je reste assis là, sans rien faire ? lâche-t-il entre ses dents serrées.

Il m'évoque un guépard prêt à bondir, à se jeter sur moi. Cruelle, je m'amuse à souffler sur les braises en me caressant seule. De mes longs doigts fins, j'effleure mon ventre, m'attarde sur mes flancs puis redessine les délicates bosses de mes seins avec mon index. Je ne cesse de le fixer, quitte à le rendre dingue. Anthony recule brutalement dans la balancelle, se rejetant contre le dossier. Et il enfouit les deux mains dans ses cheveux mi-longs.

– Tu vas me rendre fou !

– Déjà ? je souris, espiègle.

Je m'attaque alors à la fermeture éclair de ma jupe qui tombe autour de mes chevilles. Sortant une jambe après l'autre, je shoote dans le petit morceau de tissu, l'envoyant au loin. Aussitôt, il remarque mon

porte-jarretelles rose et noir qui enserre mes hanches rondes et pleines. Ses yeux étincellent, brouillés par le désir. Et je m'approche de lui, la peau brûlée par son regard ténébreux. Je le sens, partout sur moi, comme une caresse. Mon ventre se noue sous l'effet du désir. Moi aussi, j'ai envie de bondir à son cou. Mais je me retiens et à la place, pose une jambe sur la banquette tout en battant des cils, telle une pin-up.

– Tu peux m'aider ? je demande, ingénue.

Anthony sourit, au supplice. C'est un sourire de loup. Un sourire de prédateur. Ses mains chaudes se posent sur ma cheville. Le contact nous électrise tous les deux. Trop longtemps séparés, il nous enflamme comme des torches. Lentement, ses doigts remontent le long de mon mollet puis de ma cuisse jusqu'à s'arrêter sur la délicate attache de ma lingerie. Ses yeux pétillent de malice.

– Je peux ?

– Je t'en prie...

Avec une habileté consommée, il détache mon bas. Et dire que moi je me suis escrimée une heure ce matin ! Je voulais lui faire la surprise et effacer le souvenir de ma grosse culotte blanche. Surtout, j'étreigne les parures achetées à New York. Et à en croire le regard brillant d'Anthony ainsi que son souffle court, c'est une réussite. Centimètre après centimètre, il enroule le délicat bas de soie le long de ma jambe, révélant ma peau nue. Mais il n'en reste pas là, il la caresse de bas en haut, plusieurs fois avant de poser ses lèvres en haut de ma cuisse, presque sur la couture de ma culotte.

J'en frissonne de plaisir. D'autant que ses lèvres se posent ensuite sur le tissu. Je sens sa bouche à travers la dentelle noire de ma culotte, je sens sa langue contre mon sexe. Mes jambes se dérobent sous moi.

Anthony pose alors les mains sur mes hanches, me plaçant bien face à lui. Peu à peu, je perds le contrôle de mon corps, de mon cœur, du strip-tease. Toujours assis sur la banquette, il lève la tête vers moi. J'ignore comment je reste debout.

– L'autre jambe ? demande-t-il.

Je me laisse faire, portée par ses gestes. Posant mon autre pied sur la balancelle, je le regarde répéter la même opération. Ses doigts courent sur ma peau. Il joue de moi comme d'un instrument en tirant des notes de plaisir jusqu'alors inconnues. Jamais je n'avais imaginé que mes jambes pouvaient être aussi sensibles. Surtout l'intérieur de mes cuisses où il s'attarde délibérément. Du bout des doigts, il retire ensuite l'attache et déroule lentement le bas tout en plongeant ses yeux dans les miens.

La tension est insoutenable.

Ensorcelée, je pose les deux mains sur ses épaules car je risque de flancher. Il décroche mon porte-jarretelles puis ses mains glissent sur mon ventre avant de descendre vers mes fesses rebondies. Sa paume enveloppe mes rondeurs, me caressant à travers la dentelle de ma lingerie... avant de s'inviter en dessous. Je gémis. Je gémis son nom comme une prière pour qu'il n'arrête jamais. Dorénavant, c'est lui le maître du jeu et il en a parfaitement conscience quand il remonte le long de ma colonne vertébrale pour retirer l'agrafe de mon soutien-gorge. Il libère ma poitrine, il me dévêt comme on retire un papier cadeau. Entre ses mains, je suis le plus beau, le plus précieux des présents.

– Tu es tellement belle, Jane.

Mes seins pointent vers lui, généreux, voluptueux. Il en gobe un téton, le faisant rouler sous sa langue avant d'aspérer l'aréole. J'en ai

des fourmis dans tout le corps. Mes genoux s'entrechoquent. C'est si bon ! Tandis qu'il suce ma poitrine, ses mains ne restent pas inactives : elles descendent vers ma culotte et la font glisser le long de mes cuisses, me déshabillant entièrement. Quand le petit bout de dentelle tombe à mes pieds, je me retrouve entièrement nue et offerte devant lui. Un long moment, il continue à caresser ma poitrine, jouant avec les pointes tendues, avec ma peau soyeuse. Il aspire et mordille me tirant de longs soupirs.

– La plus belle femme du monde, souffle-t-il.

Lentement, il s'écarte en reculant sur la balancelle. Moi, je reste devant lui. Debout. Nue. Comme une statue. Jamais je n'en aurais été capable quelques semaines plus tôt. Mais à présent, je le contemple sous mes paupières mi-closes, lascive et confiante.

– Une déesse, répète-t-il, en écho à notre première nuit.

S'emparant de l'une de mes mains, il me fait asseoir à califourchon sur lui, sur le tissu de son pantalon. Le fait qu'il soit entièrement habillé m'excite follement. Je n'ai aucune envie qu'il retire ses vêtements pour le moment. Ma peau nue frotte contre sa chemise et contre sa veste alors que j'enfouis mes deux mains dans ses boucles d'ébène. Assise nue sur lui, je l'embrasse à pleine bouche. C'est un baiser passionné, fiévreux. Nos lèvres se mangent presque, nos langues se caressent. Tenant son visage dans mes mains, je le cloue à son siège tandis que la banquette danse au gré de nos mouvements.

– Jane...

– Maintenant, s'il te plaît...

J'ai envie de lui. Là. Maintenant.

En moi. Au plus profond de moi.

Fou de désir, Anthony abaisse sa braguette et je le découvre déjà dressé pour moi, tendu à l'extrême. Me redressant sur les genoux, je m'appuie sur ses épaules. Nos regards se croisent, emplis de la même impatience. Et je m'empale sur lui. Je le sens qui entre dans mes profondeurs, qui me remplit pour la première fois sans la barrière du préservatif. Grâce à nos tests, je peux profiter de sa peau au creux de mon corps. Les sensations sont décuplées et tellement fortes que j'étouffe un sanglot au moment où il me pénètre. Enfoui en moi, il reste un instant immobile. C'est comme s'il se trouvait dans chaque fibre de mon être. Il me possède entièrement, totalement.

Je commence à bouger la première. Je me redresse pour commencer le lent ballet des va-et-vient, des coups de reins. Lui m'enveloppe de ses bras, ses grandes mains posées sur mon dos. Peu à peu, je me laisse submerger, je perds prise. Le rythme s'accélère. Il vient à ma rencontre, il s'enfonce en moi si profondément, si intensément que j'en ferme les yeux, la tête renversée. Et soudain, c'est le séisme, la déferlante, la vague qui m'inonde. Je le sens couler en moi alors qu'il murmure mon nom pile au moment où le plaisir se déploie dans mon ventre.

C'est un éblouissement. Aveuglant. Intense. Incomparable. Envahie par la jouissance, je sens le plaisir qui se déploie dans mon ventre, qui ouvre ses pétales comme une fleur gorgée de soleil. Le raz-de-marée m'immerge tout entière, résonnant dans chaque parcelle de mon corps. C'est un plaisir sans fin. Un plaisir sans limite. Des étoiles explosent derrière mes paupières tandis que nos corps résonnent à l'unisson. Je ne vois plus rien. Je n'entends plus un bruit. Je ne suis que cette peau vibrante et brûlante.

Lui en moi.

Moi sur lui.

Et pour notre éternité jusqu'à ce que l'océan reflue, jusqu'à ce que la jouissance se retire dans un dernier bruissement d'ailes. Je retombe alors contre lui, collée à son torse. Hors d'haleine, je ne peux plus bouger, le nez enfoui dans son cou. Anthony ne cesse pas de m'êtreindre. Et je sais qu'il me faudra longtemps, très longtemps, pour redescendre sur terre et quitter les hauteurs.

3. Lettres du passé

C'est Anthony qui me dépose le lendemain matin à l'aéroport de Los Angeles. Direction New York ! S'arrêtant devant les portes en verre du bâtiment, il n'a pas le temps de couper le moteur que je le gratifie d'un baiser passionné. Ôtant ma ceinture de sécurité, je lui saute dessus, enfouis mes mains dans ses cheveux et le cloue à son siège. Histoire de lui rappeler notre étreinte passionnée de la veille, dans le kiosque de son parc et pour qu'il pense à moi jusqu'à mon retour !

– Comme ça, tu ne m'oublieras pas ! dis-je en bondissant de son coupé, ma valise à la main.

Minute miracle : tout tient dans un seul sac !

Derrière son volant, Anthony reprend ses esprits en secouant la tête. C'est à croire qu'une tornade s'est abattue sur lui.

– Comme si c'était possible ! sourit-il, amusé.

Après six heures de vol à bord de son jet privé, j'atterris enfin. Je pourrais vite m'habituer à tout ce luxe mais heureusement, j'ai les deux pieds dans des bottes en plastique, solidement vissés sur terre. De retour dans ma ville natale, je saute directement dans un taxi, l'œil rivé à ma montre. Mon timing est très serré. Filant chez mes nouveaux fournisseurs, j'achète des mètres de tissu pour mes prochains

fauteuils. Cuir, velours et même petites plaques de métal sont au programme. Seat down ! proposera des sièges modernes, audacieux et élégants. Rien de trop futuriste, genre *Matrix*.

Les gens doivent pouvoir s'asseoir dessus...

Après ces premières acquisitions, je file choisir de nouveaux outils pour mes collaborateurs et opte pour la meilleure qualité. À treize heures, je n'ai toujours pas déjeuné. Hélas, je ne suis pas le genre de fille à pouvoir sauter un repas. Mon ventre émet d'horribles gargouillis dans le taxi qui me mène à Manhattan.

La cinquième symphonie version gastrique.

Le chauffeur, un jeune pakistanais au rire communicatif, est hilare. Moi, je me dandine tant bien que mal sur la banquette pour dissimuler la philharmonie cachée dans mon estomac. Mon royaume pour un sandwich ! Si bien que je m'arrête quelques blocks avant ma destination pour dévorer un bagel au saumon saupoudré de graines de sésame. On ne se refait pas.

Résultat, j'arrive en retard à mon rendez-vous. Car oui, il faut prendre rendez-vous pour sonner à la porte de mes parents. Dans un accès de folie, j'ai décidé de profiter de ce bref voyage pour leur rendre visite. Je suis comme ça moi, suicidaire. Pourvue d'une bonne dose d'inconscience, je suis prête à affronter ma mère et sa mitraillette à critiques ou mon père et sa froideur polaire. D'ailleurs, la réaction de ma mère ne se fait guère attendre quand elle m'ouvre sa porte :

– Comment ? Tu n'as pas emmené Eva ?

Superbe et gracile dans un tailleur rose pâle agrémenté de délicats bijoux d'or fin et d'un carré Hermès soigneusement noué à

son cou, elle me dévisage d'un air réprobateur. Elle semble si dépitée que je ne sais plus où me mettre.

– Non, désolée. Il n'y a que moi.

Il faudra qu'elle s'en contente mais cela ne l'empêche pas de pousser un gros soupir de déception. C'est bon de se sentir aimée et accueillie. Elle finit par s'effacer, sans comprendre ce que je fais chez elle sans ma fille. N'est-ce pas triste ? Je ne peux plus venir la voir sans une bonne excuse tant nos relations sont tendues. Ma bonne humeur s'évapore illico entre les murs pompeux de l'appartement où j'ai grandi.

Cet endroit est ma kryptonite.

À moins que ce ne soit ma mère ?

– Je t'offre un café, Jane ? me demande-t-elle de sa voix douce.

– Volontiers. Je...

Je m'interromps net sur le seuil du salon. Et pour cause ! Je viens d'apercevoir un nouveau fauteuil près du canapé. Le siège en velours bleu marine et orné de galons bleus qui lui donnent une petite touche friponne sort de mon atelier. J'écarquille les yeux. C'est moi qui l'ai restauré et expédié à New York la semaine dernière ! Suivant mon regard, ma mère s'emballe, aux anges :

– Il est magnifique, n'est-ce pas ?

– Euh, oui...

– Ton père et moi venons juste de l'acheter à une jeune créatrice qui est en train d'émerger. Je ne connais pas son nom mais c'est notre décorateur d'intérieur qui nous a recommandé ses sièges. Ils font un tabac à New York. Nous voulions être parmi les premiers à en avoir un avant que sa cote ne grimpe.

Bref silence. Je me remets de mes émotions. Ma mère adore mon travail. Ce jour est à marquer d'une pierre blanche et il a un petit goût de revanche savoureux.

- C'est moi.
- C'est toi ? répète ma mère, sans comprendre.
- C'est moi qui fabrique ces fauteuils.
- Pardon ?

Elle ne semble pas en croire un mot.

La confiance règne...

- Demande donc à ton décorateur l'adresse de ta fameuse créatrice, lui dis-je avec un petit sourire. Il t'indiquera ma ferme en Californie. D'ailleurs, mon interview dans le magazine *Design* paraît la semaine prochaine.

- *Design ? s'étrangle ma mère.*

Oh... Que c'est bon !

Je hoche la tête, ravie de ma révélation alors qu'elle encaisse le choc en se retenant à un accoudoir du canapé. Ces derniers mois, elle n'a eu de cesse de me répéter que je gâchais ma vie : pas de vrai métier, un enfant trop tôt, une retraite à la ferme... Enfin, je lui prouve le contraire.

Non, je ne suis pas une bonne à rien.

- C'est... C'est étonnant.

Catherine Sullivan reste sans voix, ce qui est un phénomène aussi rare qu'une éclipse de soleil. Puis à contrecœur et du bout des lèvres, elle me dit :

- Tu as beaucoup de talent, ma chérie.
- Merci maman. Je suis ravie que mon travail te plaise.

Puis elle change de sujet mais il n'empêche que j'ai vécu ma minute de gloire. Tout en prenant place sur le sofa, je scrute ma mère avec amusement. Elle ne peut pas admettre qu'elle s'est trompée sur mon compte, évidemment. Catherine Sullivan ne se trompe jamais. En rien. Sur aucun point. Mais ma réussite flotte désormais entre nous tandis qu'elle s'empare de la cafetière apportée par Ellen, sa domestique.

- Où est papa ?
- À la banque, comme d'habitude. Il travaille tellement...

Cette fois, elle ne fait pas de remarque sur ma supposée oisiveté. Ma mère se contente de me tendre une tasse en porcelaine que je porte à mes lèvres avec un petit sourire. Ce café a un goût de triomphe.

– Au fait, merci d'avoir donné mon adresse à Mark. Grâce à lui, un huissier de justice a sonné à ma porte, dis-je soudain.

N'est-il pas aussi l'heure de solder nos comptes ? Depuis quelques jours, je prends un nouveau départ, j'assainis le passé, désireuse d'écrire une nouvelle page avec Anthony, avec mon entreprise, et toujours avec Eva. Brièvement, je relate à ma mère les derniers problèmes créés par mon ex et sa décision de renoncer à Eva contre sa propre sécurité, pour éviter la prison.

– Il a choisi d'échanger sa fille contre l'abandon des poursuites ? s'écrie ma mère.

Même pour cette grande bourgeoise habituée à porter un masque en société, il lui est impossible de dissimuler sa colère. Soudain, c'est le cri du cœur. Elle qui ne hausse jamais la voix s'empare de mes

mains, manquant au passage de renverser sa tasse d'arabica sur son beau tapis persan. Elle doit vraiment être bouleversée.

– Oh ma chérie ! J'ai honte. Si tu savais comme je suis désolée. Jamais je n'aurais dû avaler les mensonges de Mark. Il prétendait être amoureux de toi et désireux de se rapprocher d'Eva...

– Tu as été naïve.

– Non, idiote ! J'avais tellement envie que tu aies une vie agréable, rangée et classique, comme la mienne.

– Mon bonheur ne se trouve pas forcément au même endroit que le tien.

– Je commence à le comprendre, ma chérie. Tu fais quelque chose de formidable avec la restauration de ces fauteuils. Finalement, tu t'en sors très bien toute seule. Et mieux vaut pas de père du tout qu'un homme comme Mark !

Je la regarde avec des yeux ronds comme si elle débarquait d'un astronef. Ce qui expliquerait bien des choses.

– Dans le fond, je suis jalouse.

– Tu... Quoi ?

Je voudrais parler à ma mère, s'il vous plaît.

– Je t'envie, Jane. Terriblement.

– Moi ?

– Oui, toi. Tu es mille fois plus courageuse que moi et tu fais des choix que je n'aurais jamais eu le cran d'assumer même si j'en ai eu très envie autrefois.

Sors du corps de ma mère, esprit diabolique !

– Maman ? Tu es sûre que ça va ?

La belle Catherine, avec son chignon banane sophistiqué et son discret maquillage, part dans un petit rire espiègle qui me laisse bouche bée. Puis elle poursuit ses confidences à voix basse, telle une collégienne en pleine messe basse avec sa voisine de classe.

– Je t’admire, Jane. Tu es une femme moderne, libre et indépendante. Tu as choisi d’élever ta fille seule, tu as eu le courage de t’opposer à tout le monde pour imposer tes choix... Et en plus, tu es en train de réussir ! Tu vas gagner des fortunes grâce à ton talent et clouer le bec à tout le monde, même à ton père.

– Tu es malade ?

– Mais non, mais non ! Je dis ce que je pense pour une fois ! jubile-t-elle, exaltée. La vie avec ton père n’est pas toujours facile. Il peut parfois se montrer odieux et despotique mais lorsque j’avais ton âge j’ai choisi la sécurité. Je me suis mariée par facilité et c’est désormais ma vie. Simplement, je suis heureuse pour toi.

Je suis si émue qu’aucun mot ne sort. Ma mère tapote ma main en me faisant un clin d’œil.

– Réussis pour nous deux, Jane. Montre-leur de quel bois tu te chauffes !

Après cet intermède surréaliste et bouleversant, je continue ma tournée des grossistes. Puis enfin je termine ma journée dans la boutique de fringues de ma meilleure amie. Avec ma jupe taille haute noire et mon chemisier à col lavallière, je semble trop sérieuse pour ce décor où se pressent toutes les starlettes à la mode en mal de

relooking. Deux clientes fines comme des lianes se tournent vers moi, les yeux ronds. Je ne corresponds pas vraiment à leurs critères de beauté.

– Mangez des pizzas ! je leur dis en passant à leur hauteur.

Elles me dévisagent comme si j'étais tombée sur la tête. C'est à peine si elles ne se serrent pas l'une contre l'autre en invoquant le dieu des haricots verts.

– Je vous conseille la quatre fromages, c'est la meilleure ! j'ajoute avec un sourire radieux.

Puis je passe sous leur nez à la recherche de Lucy. Une vendeuse filiforme me renseigne et m'apprend que sa patronne n'est pas venue à la boutique ce matin. Elle se repose à l'étage et n'entend pas être dérangée. Bien. Quelque chose ne va pas. Et en dépit des protestations de Kate Moss, je m'engouffre dans la réserve et emprunte l'escalier. Lucy vit au-dessus du magasin, dans un ravissant trois pièces aux couleurs vives et au mobilier ultramoderne. Sortant mon double de clé de mon sac, je pénètre à l'intérieur.

– Lucy ?

Personne dans la cuisine, ni au salon.

– Lucy, c'est moi !

Depuis dix jours, elle ne répond plus à mes appels téléphoniques même si j'inonde son répondeur de messages. Sujette à un mauvais pressentiment, j'ouvre la porte de sa chambre. Elle n'est pas là non plus. Quand soudain, j'entends une série de bruits bizarres en provenance des toilettes, comme si quelqu'un y tournait le remake de *L'Exorciste*.

– Tu es ici ?

Grosse toux. Déglutition. Crachat. Tout cela n'est pas très ragoûtant. Heureusement, je vis dans une ferme et j'ai maintenant l'habitude de la bouse de vache et autres spécialités du genre. Guère impressionnée, j'ouvre la porte en grand et découvre ma meilleure amie agenouillée devant la cuvette des toilettes. Elle est en train de se coller deux doigts au fond de la gorge. Mon sang se glace. Je n'ai pas le temps d'intervenir car elle vomit déjà tripes et boyaux.

Euh en fait si, ça me donne la super nausée.

Pliée en deux, Lucy rend son maigre repas qui remonte sans doute aux calendes grecques. Moi, je ne bouge pas, solidarité oblige. Hors de question que je l'abandonne dans un moment pareil... Puis soudain, elle remarque ma présence.

– Jane ? s'écrie-t-elle avec un dernier renvoi.

On est loin de la fille classe et élégante en toutes circonstances que j'ai toujours connue. Comment peut-elle s'infliger un truc pareil ?

– Qu'est-ce que tu fiches ici ? hoquette-t-elle laborieusement en s'essuyant la bouche avec son rouleau de papier hygiénique.

Une sueur moite et malsaine colle ses cheveux roux à ses tempes. Et la tristesse se mêle à la profonde colère que j'éprouve. Je l'aide néanmoins à se relever tandis qu'elle titube sur des talons de quinze centimètres. Seigneur ! Elle est maigre comme un clou. Elle ressemble à une publicité vivante contre les ravages de l'anorexie. L'inquiétude prend alors le pas sur tous mes autres sentiments. Sous mes doigts, son bras m'évoque une tige de verre. Sans parler de ses jambes rachitiques qui émergent de la corolle de sa jupe.

– Regarde-toi, Lucy !

– Quoi ? Tu ne vas pas en faire tout un plat !

– Tu te fiches de moi ? Je te surprends en pleine crise d'anorexie et toi, tu me demandes de fermer les yeux ?

– Anorexie ? Tout de suite les grands mots !

Ok. Elle est dans le déni complet.

– Tout le monde fait ça ici.

– Et si tout le monde sortait avec un pot de chambre sur la tête, tu le ferais ? je lance, furax.

Sans ménagement, je la traîne par le bras, direction la salle de bains. Aux grands maux, les grands remèdes. Je me plante avec elle devant un grand miroir ovale. Nos deux silhouettes sont diamétralement opposées. À mes rondeurs et mon léger embonpoint répondent ses membres grêles et son corps souffreteux. C'est dramatique !

– Regarde-toi Lucy ! Non, regarde-toi ! je crie comme elle baisse les yeux. Regarde dans quel état tu t'es mise ? Tu n'es même plus belle ou jolie ! Tu fais peur, tu ressembles à un squelette !

– Jane... gémit-elle.

Je lui fais mal, bien sûr. Mais c'est le seul moyen pour qu'elle réagisse. Elle a besoin d'un bon électrochoc.

– Depuis combien de temps es-tu anorexique ?

– Je...

– Ne nie pas, je t'en supplie ! Pas devant moi ! Je suis ta meilleure amie, je ferai n'importe quoi pour toi. Alors ne me prends pas pour une idiote. Ça a commencé avec tous ces régimes à la noix, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce, piteuse. Toute faible, elle finit par s'asseoir sur le rebord de la baignoire, incapable de rester longtemps debout. Pas étonnant qu'elle n'ait plus la force de travailler.

– Au début, je voulais seulement perdre un ou deux kilos. Pas plus. Puis c'est devenu une obsession. Je ne pense qu'à ça, Jane. Du matin au soir, je compte les calories, je planifie mes repas, je réfléchis à la nourriture. Il n'y a rien d'autre dans ma tête.

– Lucy...

Soudain, elle éclate en sanglots. Je ne résiste pas et la prends dans mes bras, la serrant avec précaution, de crainte de la briser. Elle me semble si fragile, si mal en point. Je caresse doucement ses cheveux. Sa belle crinière n'est plus aussi soyeuse et même sa peau paraît plus terne, presque grisâtre. Elle est en train de se détruire et je m'en veux de ne pas être intervenue plus tôt. Nous restons un long moment enlacées, le temps que l'orage passe, que la crise se calme.

– Pourquoi tu n'as pas répondu à mes appels ? je demande d'une voix très douce.

– J'avais trop honte. Et je n'avais pas la force de te mentir, de jouer la comédie.

Je la berce comme une enfant.

– Tu as bien conscience de mettre ta vie en danger ? La ligne, ce n'est pas une affaire de beauté, c'est une question de santé.

– Je le sais.

– Ne t'inquiète pas. Tu vas t'en sortir maintenant que je suis au courant.

– Comment ?

Il y a une telle détresse dans sa voix que mon cœur se serre. La saisissant par les épaules, je l'éloigne de moi pour la fixer dans les yeux.

– Tu vas voir. Je connais un endroit génial pour te requinquer.

Partie seule à New York, je rentre avec Lucy. Mon amie passe une bonne partie du voyage à dormir tandis que le jet privé survole le pays. Ses yeux se ferment tout seuls. De mon côté, je ne suis pas dans mon assiette et lutte contre de violentes nausées. Je n'ai qu'une envie, c'est de courir aux toilettes. Heureusement qu'Anthony n'est pas là pour voir ça ! Et mon malaise reflue au bout d'une heure, me laissant pantelante.

– On n'est pas brillantes ! souffle Lucy.

– J'ai mangé un bagel à midi. Il ne devait pas être très frais.

Je hausse les épaules. Par chance, je suis dotée d'une santé de cheval. Je m'empare de la main de mon amie, enveloppée dans une grosse couverture fournie par l'hôtesse.

– Dès que nous serons arrivées, tu t'installeras à la ferme.

– Si on m'avait dit un jour que je passerais mes vacances à la campagne...

Confiant son magasin aux soins de ses deux fidèles vendeuses, mon amie a accepté de s'éloigner de la folie new-yorkaise. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas pris une semaine pour elle ? Pour rhabiller les vedettes, elle sillonne le pays et vit comme un oiseau de nuit en maltraitant son corps.

– Tu ne le regretteras pas. Cet endroit a fait des miracles pour moi. Je m’y suis réfugiée à un moment où plus rien n’allait dans ma vie et il m’a aidée. Et pourtant, j’étais une citadine pur jus moi aussi !

– Tu crois que je vais passer du côté obscur de la force ?

– Il y a des chances...

Bien que patraque, j’unis mon rire au sien. Parties en soirée, nous arrivons à l’aéroport en fin d’après-midi à cause du décalage horaire. Nous grimpons toutes les deux dans la voiture de Serenity venue nous chercher au terminal. J’accompagne Lucy jusqu’à ma maison et attends qu’elle soit bien installée pour prendre le chemin des vignes. En ce moment, Anthony se trouve au manoir. Grâce au mariage de John et ma grand-mère, il rentre tous les soirs à la campagne, multipliant les allers-retours en hélicoptère à Los Angeles pour son travail.

Serenity me dépose devant l’aile où habite mon milliardaire et après un rapide baiser sur sa joue, je me précipite à l’intérieur. Je retrouve Anthony au premier étage, dans une pièce que je ne connaissais pas. Fraîchement peints en rose, les murs étincellent alors qu’un délicat mobilier en pin blanc occupe l’espace. On dirait une chambre d’enfant. Agenouillé sur le tapis, Anthony empile des cubes avec Eva. Je m’arrête sur le seuil, la gorge serrée. Ils n’ont pas encore remarqué ma présence.

– Qu’est-ce que tu dirais de construire une tour ?

Anthony Roy. Il ne peut pas s’empêcher de bâtir des empires, même avec des cubes en bois...

– Ça te plairait ?

Ma fille freine ses ardeurs en donnant un joyeux coup de poing dans son château qui chancelle sans s’écrouler. La petite maladroite éclate de rire et tente d’empiler des briques colorées dans son coin. Ça

ne ressemble à rien mais elle semble ravie. Et moi, je suis comblée. Mon cœur se gonfle de joie devant ce tendre moment d'intimité. On dirait un père et sa fille. Je finis néanmoins par me racler la gorge.

– Jane ! s'écrie Anthony avant de soulever mon bébé. Regarde qui voilà Eva ! C'est ta maman !

– Bonsoir mes chéris.

Je les prends dans mes bras et je serre contre ma poitrine les deux êtres les plus importants de ma vie. Ceux qui ont pris toute la place, qui ont volé mon cœur. Anthony en profite pour expliquer :

– J'ai commencé à installer une chambre pour Eva. J'ai pensé que c'était une bonne idée.

– Tu as vu les choses en grand, dis donc !

Un peu embarrassé, il se passe une main dans les cheveux. C'est absolument irrésistible avec son sourire en coin.

– Tu me connais, je ne fais jamais dans la demi-mesure.

C'est un euphémisme, monsieur Roy.

Je m'apprête à tendre les bras pour coucher Eva qui a dépassé son couvre-feu depuis longtemps. Elle sait comment mener Anthony par le bout du nez, celle-là. Un battement de cils, un petit sourire et hop, elle en fait ce qu'elle veut.

Il faut que je prenne des notes.

Sauf qu'Anthony refuse de me rendre la princesse. Il est conquis et tient à la porter lui-même jusqu'à son lit où il la borde d'une somptueuse couverture molletonnée. Mademoiselle mène la vie de château, désormais. Après avoir déposé un baiser sur son front et inspiré son

parfum que j'aime tant, un mélange de peau de bébé et de savon, j'accepte de suivre Anthony dans le grenier du manoir.

– Que va-t-on faire là-haut ? je lui demande, étonnée.

Derrière lui, je gravis les marches d'un escalier très raide en m'accrochant à sa ceinture. J'ignorais qu'une séance d'alpinisme était au programme. En chemin, j'abandonne d'ailleurs mes talons aiguille sous les rires d'Anthony. Je préfère continuer la route pieds nus.

– Tu verras. Et cramponne-toi ! sourit-il. Parce que je trouve ça assez excitant...

Sans m'en rendre compte, j'ai posé une main sur ses fesses. Dures, rondes, musclées. Mmm... Je lui assène néanmoins une petite tape dans le dos.

– Espèce d'obsédé !

Riant comme des gamins, nous entrons dans une immense pièce qui couvre une bonne moitié de la superficie du premier étage. Gigantesque, vraiment ! Émerveillée, je découvre les trésors que recèle ce cabinet de curiosités. Dans un coin, une robe de mariée déploie ses falbalas jaunis sur un mannequin de bois tandis que plusieurs vieilles malles s'empilent jusqu'au plafond. Je repère aussi un vieux cheval à bascule enfoui sous une vieille couverture. Une mappemonde, un vieux tourne-disque, un horrible canapé à fleurs digne des années 70. Il ne manque plus que Sony et Cher assis dessus ! Ou ma grand-mère...

– On dirait la caverne d'Ali Baba !

– Oui. J'ai pensé que nous pourrions trouver de vieux jouets pour Eva. L'autre jour, j'ai repéré des peluches dans un carton.

– C'est adorable de ta part.

Je fais quelques pas en me méfiant des toiles d'araignées. Je n'ai pas envie qu'une tarentule tombe dans mes cheveux. Cela dit, le grenier me semble plutôt bien entretenu.

– Un verre de vin ? me propose Anthony.

Comme un magicien, il me montre la bouteille de vin et les deux verres disposés sur une table en chêne. Il avait tout prévu ! Jetant un coup d'œil à l'étiquette, je reconnais un grand cru de son vignoble : *Les Jardins du Roy*, 2008. Je lui lance un regard enamouré.

– Tu es un dieu !

– Je sais. Si tu pouvais passer le mot...

De plus en plus amusée, je m'assieds sur un vieux coffre en bois alors qu'il me tend un verre de son nectar à l'arôme capiteux. C'est exactement ce dont j'avais besoin après ces heures de vol et cette interminable journée. Posant son verre sur une vieille carpe, Anthony s'assoit par terre. Et tout en fouillant dans les cartons, il m'interroge sur ma journée. Je lui raconte les fournisseurs, la visite à ma mère, le drame de Lucy...

À lui, je peux tout dire.

Il comprend tout.

Surtout moi.

J'absorbe une nouvelle gorgée veloutée en m'emparant d'une petite boîte. Elle est pleine à craquer de cartes postales anciennes et venues du monde entier. Du Mexique, des îles Canaries, d'Italie... Je souris en découvrant les textes de ces anonymes en vacances. Peut-être des aïeux d'Anthony ou de lointains parents ? Celui-ci

m'interpelle en brandissant la statuette d'un petit singe qui joue des cymbales.

– C'est...

Je cherche mes mots, là.

– Super flippant ? propose Anthony, hilare.

Stephen King, es-tu là ?

J'éclate de rire en le laissant poursuivre sa fouille qui lui permet d'exhumer de vieux livres d'une valise. Pour ma part, j'examine une pile de boîtes à chaussures remplies de papiers. Des factures, des cartes de vœux, des bons de garantie. Puis je m'intéresse à un coffret en bois incrusté de fausses pierres précieuses. À l'intérieur, se trouve un gros paquet de missives entourées par un simple ruban de satin bleu. Je le dénoue, curieuse. L'écriture, ronde et féminine, me plaît. Un mot, surtout, attire mon attention : « Cher Anthony ». Tous les courriers commencent de la même manière. Je parcours un premier paragraphe et mon cœur cesse de battre. Non, je n'y crois pas ! Je lis rapidement les lettres en diagonale...

Des lettres. Des lettres écrites par sa mère et qui s'étalent sur des années.

– Anthony...

Mon timbre est si altéré qu'il se retourne illico et découvre mon visage défait.

– C'est... C'est pour toi...

Haussant un sourcil, il se laisse tomber sur le gros coffre près de moi tandis que je lui tends son courrier d'une main tremblante. Il s'en empare sans comprendre, dans l'ignorance de ce qui l'attend. Puis il lit l'en-tête, la première ligne et toute sa physionomie change. Un lourd silence s'abat sur le grenier, si épais que rien ne peut le troubler. Lui lit les lettres, les unes après les autres, sans s'arrêter. Elles ressemblent toutes à un grand cri de désespoir, un grand cri d'amour lancé par une mère à son fils à travers les années. Elle lui a envoyé des missives pendant treize ans sans jamais s'arrêter ! Sans jamais abandonner ou se décourager malgré l'absence de réponse !

Anthony secoue la tête, les yeux brillants.

– Alors elle n'a pas menti...

Il parcourt les pages encore et encore, découvrant une succession de dates clés. 5 septembre 1993 : sa première rentrée des classes. 17 juin 1998 : ses premières vacances en Europe aux côtés de sa demi-sœur Erin. 30 juin 2005 : l'obtention de son diplôme. Sarah a pensé à son fils à toutes les grandes occasions, inlassablement.

– Tu te rends compte de ce que cela signifie, Jane ? murmure Anthony en se tournant vers moi.

Un tel soulagement se peint sur son visage que mon cœur se dilate.

– Elle ne m'a pas abandonné. Elle ne m'a pas oublié.

– Elle n'a jamais cessé de t'aimer, Anthony.

– Cela veut aussi dire qu'elle ne m'a pas vendu. Tu ne peux pas savoir comme c'est important pour moi ! Toute ma vie, j'ai grandi en étant persuadé que ma propre mère avait renoncé à moi contre un gros chèque.

Je n'ose même pas imaginer ce qu'un enfant peut ressentir dans de telles circonstances. Anthony repousse en arrière ses boucles noires, dégageant son front.

– Elle a continué à m'aimer, envers et contre tout.

– Je suis heureuse pour toi, dis-je en pressant son genou de mes doigts.

Nous sommes assis côte à côte sur le coffre et nos jambes se frottaient dans la pénombre du grenier.

– À ton avis, qui a pu conserver ces lettres durant toutes ces années ?

– Sûrement pas mon père ! Je pense plutôt à ma nourrice. Nana m'a élevé avec beaucoup d'affection et ce petit coffre lui appartenait, précise-t-il en désignant l'objet où se cachaient les missives. Elle y rangeait ses quelques bijoux.

Il se mord les lèvres, très secoué. Sans cesse, il feuillette les missives, relisant quelques passages, se raccrochant à ces éclats de mémoire volés.

– Cela ne peut signifier qu'une chose, Jane. Mon père m'a consciemment éloigné de ma mère. Il savait ce qu'il faisait et il a choisi de repousser Sarah, de couper notre lien.

– Il te parlait d'elle, parfois ?

– Jamais. C'était un sujet tabou et je risquais une bonne correction si je m'aventurais sur ce terrain. Je ne savais qu'une chose, c'est que ma mère m'avait abandonné contre de l'argent. Point final.

Il pousse un profond soupir venu du fond de son âme. Ma prise sur son genou se resserre. J'aimerais lui insuffler tout mon amour et toute ma force même s'il n'en manque pas.

– Ces lettres remettent en cause toutes mes croyances sur ma famille.

– Il vaut peut-être mieux connaître la vérité...

– Oui, je suis d'accord. Même si l'image de mon père en prend un sacré coup.

Tendant le bras, je passe une main très douce et très tendre dans ses cheveux. Je suis aussi émue que lui par ces découvertes.

– Je me demande si je parviendrais un jour à me réconcilier avec mon passé.

– Est-ce que je peux faire quelque chose ?

– Être là. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Avec un sourire, il s'empare de ma main pour la baiser, sans pour autant lâcher ses précieuses lettres qui jettent un pont entre son passé et le présent.

Cette nuit-là, je reste chez Anthony. À peine ai-je posé ma tête sur l'oreiller que je me détends, épuisée par mon voyage et ses péripéties. Je sens sa main qui caresse doucement mon front, mon visage. Du grenier, il a emporté les missives de Sarah ainsi qu'un coffre rempli des petites babioles qu'elle lui avait fait parvenir pour chaque anniversaire. Car elle lui adressait aussi de menus cadeaux en rapport avec ses revenus comme une petite voiture télécommandée, des livres et autres gadgets...

– Dors ma chérie.

– Tu es sûr que ça va aller ? dis-je dans un bâillement.

– Ne t'en fais pas. J'ai besoin de réfléchir un peu.

Sous ses caresses, je me laisse glisser dans un sommeil réparateur mais je me réveille au beau milieu de la nuit. Comme ça, d'un seul coup. Je rouvre les yeux, étendue dans le grand lit au milieu des oreillers en plume. Les paupières un peu collées, je tends le bras et découvre une place vide à côté de moi. Aussitôt, je me redresse sur un coude, fouillant la pièce du regard. Pas de trace de mon compagnon.

Traversant la chambre, j'attrape le peignoir d'Anthony en velours sombre. Je m'y love en humant son parfum boisé avant de gagner le couloir. Flottant dans le tissu, je resserre la ceinture. Et bientôt, j'entends des voix en provenance du petit salon aux murs cramoisis, situé au bout du couloir. Pieds nus, je m'approche à pas de loup et jette un bref coup d'œil à travers l'entrebâillement de la porte.

Anthony est avec son grand-père, réveillé lui aussi. Je sais qu'il travaille généralement très tard dans son bureau, de l'autre côté du manoir. Ils se font face. Anthony, beaucoup plus grand et hâlé avec ses lèvres sensuelles, ses yeux de braise et ses cheveux de jais. Et John, encore athlétique et étoffé pour ses quatre-vingts ans, avec sa figure ridée et ses yeux translucides. Ils sont installés devant une cheminée éteinte et parlent à voix basse pour ne déranger personne.

– Tu lui as téléphoné ? demande John, gravement.

– Oui, je l'ai appelée. Elle m'a parlé de tous les cadeaux qu'elle m'envoyait à Noël et aux anniversaires. Elle les confiait à ma nourrice quand elle la croisait en dehors de la propriété. Nana a toujours refusé de les jeter malgré les ordres très stricts de mon père. Malheureusement, elle est morte quand j'avais dix-huit ans, trop tôt pour m'en parler...

Il marque un bref arrêt.

– Tu le savais ?

– Pas du tout. Charles ne m'en avait jamais parlé. Ni ta nounou.

John ne ment jamais. Il dit toujours la vérité et n'est pas homme à renier ses erreurs. Et vu sa rigoureuse morale, sans doute n'aurait-il jamais laissé son fils agir de la sorte s'il avait connu ses intentions. Telle une petite souris, je ne peux m'empêcher d'écouter des bribes de leur conversation.

– Je ne sais qu'une chose, c'est que ton père a toujours eu un amour égoïste et exclusif pour toi. Un amour aveugle parfois même au détriment de ta demi-sœur Erin. Il te voulait pour lui seul et je le pense tout à fait capable de t'avoir éloigné volontairement de ta mère. Il croyait avoir des droits sur son fils. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre...

Cette fois je m'éloigne, respectant leur moment d'intimité. Je retourne dans la chambre, non sans m'être assurée qu'Eva dormait à poings fermés. Anthony ne revient qu'après un long moment. Il avance d'abord à pas de loup avant de réaliser que je ne dors pas, assise dans le lit.

– Je t'ai réveillée ?

– Non, pas du tout. Je t'attendais.

Lourdement, il se laisse tomber de son côté du lit puis tend le bras vers moi pour enserrer mes épaules et m'attirer sur son torse. Me nichant contre son flanc, je pose la tête sur ses pectoraux et à travers sa chemise, j'entends les battements réguliers de son cœur, sereins et tranquilles. Sa conversation avec John lui a sans doute fait du bien et il m'en parle d'ailleurs spontanément, en jouant avec les longues mèches noires de ma chevelure.

– Comme mon père est mort, je suis bien obligé de me tourner vers John pour trouver des réponses.

– Il t'a aidé ?

– Oui et non. En tout cas, il m'a permis de comprendre mon père. C'était un homme tyrannique et persuadé de m'avoir acheté avec un chèque. Il m'aimait, je ne peux en douter mais il croyait aussi que je lui appartenais. Dans le fond, c'est lui qui avait un problème avec l'argent, pas ma mère.

Il se tait.

– Et il m'a volé mon enfance, il m'a volé ma mère.

– Je suis désolée.

Du bout de l'index, je trace des lignes, des arabesques sur son torse, très émue. Lui dépose un baiser dans mes cheveux.

– C'est le passé, on ne peut plus rien y changer. Par contre, on peut influencer sur l'avenir. J'ai envie de connaître Sarah. Et je veux surtout briser ce cercle vicieux et me reconstruire, démarrer un nouveau chapitre de ma vie.

À nouveau, je sens ses lèvres pressées dans mes cheveux. Je le serre contre moi, entourant son torse à deux bras.

– Avec toi et Eva, j'ai la chance d'avoir une famille. Et je peux te jurer que je ne ressemblerai jamais à mon père. Je vous rendrai heureuses, toutes les deux.

4. Adieu, vie de jeune fille !

Une dizaine de cartons forment une pyramide dans le salon de ma ferme. Armée de mon gros feutre noir, je détaille leur contenu sur un côté en omettant la moitié, sinon ce n'est pas drôle. Qu'est-ce que j'ai mis dans celui-là ? Les bodies trop petits d'Eva ? Pourquoi je les emmène au fait ? Dubitative, j'observe ma cargaison d'un œil incroyable. C'est fou ce qu'on peut amasser en une seule année !

J'ajoute mon nom de famille en grandes lettres pour les déménageurs et voilà le travail.

Next !

Tandis que je déplie et monte un nouveau carton, ce qui demande l'intelligence d'Einstein et les talents de MacGyver, Lucy tente de trier mes vêtements. Une bonne partie de ma garde-robe est empilée sur le canapé et les fauteuils. Et ce n'est pas joli joli ! Avec une grimace, elle déplie une robe de grossesse taille mammoth d'un affreux jaune canari.

– Tu peux m'expliquer ? fait-elle en haussant les sourcils.

– Je n'aurais que deux mots : troisième trimestre.

« The » troisième trimestre de grossesse. Celui où on n'en peut plus. Celui où on se sent comme une baleine échouée sur une plage. Celui où même les militants de Greenpeace ne pourraient pas nous aider à bouger. Mais surtout, celui où on attend la délivrance, la

rencontre, la venue magique et tant espérée de son enfant. J'esquisse un sourire, entre nostalgie et frisson d'épouvante.

– Et ça ? demande Lucy.

– Ça ?

À l'autre bout de la pièce, elle brandit un jean pattes d'éléphant avec une grosse fleur brodée sur la cuisse. Je me détourne en sifflotant, l'air de rien.

Euh... Pour ça je n'ai aucune excuse !

– C'est bien ce que je me disais ! marmonne Lucy. Heureusement que je suis là. Je vais t'aider à composer un dressing décent. Parce que tu as de très belles pièces en plus.

Tout en devisant, elle plie mon pantalon taille haute noir de *business woman* avec un soin méticuleux. De mon côté, j'attrape ma statuette de nain de jardin et la fourre dans un carton avec une pointe de chagrin. Je me prépare à vivre avec Anthony dans sa sublime maison de Los Angeles et je suis folle de joie. Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais pas imaginé un pareil dénouement à notre contrat de sex friends. Pourtant, nous allons vivre sous le même toit, au cœur de cette ville qui pulse à cent à l'heure. Je suis d'ailleurs ravie de retrouver la frénésie d'une grande cité.

I'm still a New Yorker !

Mais... Mais...

– Ça ne va te manquer tout ça ? m'interroge Lucy d'une voix très douce.

C'est ça le problème avec les meilleures amies, elles lisent dans vos pensées. Je secoue la tête en pliant le ravissant châle offert par Anthony.

– Je me suis habituée à vivre à la campagne, dis-je dans un sourire. Le calme, les grands espaces, l'indépendance, le silence, la nature... C'était une autre manière de vivre, très agréable.

– Tu regrettes ta décision ?

– Quoi ? Tu veux rire !

C'est un tel cri du cœur qu'elle se met à glousser. Quelle femme au monde serait assez folle pour regretter son emménagement avec Mister Fever ? Non, non, j'ai encore toute ma tête et tout mon cœur. Simplement, j'appréciais la vie au vert. Pour la peine, je pioche dans le ballotin de chocolats posé sur la table basse.

– Tu sais ce qui va me manquer le plus ?

– Les bottes en plastique ? L'odeur de la bouse ? La gouttière qui fuit ?

– Non idiote ! Mes poules !

– Ces espèces de monstres carnivores ?

J'acquiesce. Je m'étais habituée à ces raids suicides dans le poulailler où je devais nourrir en moins de trente secondes cette horde de furies déchaînées. C'était un peu comme dans ce film avec tous ces spartiates musculeux, 300. En plus gore. Je tends le paquet de chocolats à Lucy qui secoue la tête. Arrivée la veille, ma meilleure amie se bat contre sa maladie. Parce que l'anorexie est une maladie. Fine comme une tige, elle a néanmoins accepté de picorer au déjeuner. Personne ne résiste à ma salade de lentilles. Personne.

– Comment te sens-tu ?

– Comme ci comme ça.

– Tu dois te reposer Lucy. Et ne pas trop t'en demander au début.

– Le problème, c'est que je me sens horriblement coupable dès que je mets un aliment dans ma bouche. J'ai l'impression de faire quelque chose de mal.

Pour moi qui aime tellement la nourriture, c'est difficilement compréhensible. Pourtant, j'étais le genre de filles capable de tomber dans cet écueil avant la naissance d'Eva. J'étais obsédée par mon poids, mes séances de sport, mes abdos fessiers. J'avais une ligne de rêve c'est vrai, du moins selon les critères des magazines...

Parce que les critères d'Anthony sont bien différents...

Puis je suis devenue maman et ma vie a changé. Eva s'est mise à monopoliser mes pensées. Je jette un regard à ma fille, très affairée à retirer ses chaussures dans son siège. Sans parler de mes problèmes d'argent... Ça occupe à plein temps ce genre de soucis. Maintenant, j'essaie d'aider Lucy en lui laissant ma ferme pour les vacances. Je lui ai aussi mitonné de bons petits plats, rangés au frigidaire, à l'instar de Serenity. Même si son mariage se déroule demain, ma grand-mère a pris le temps de cuisiner une ou deux spécialités à ma meilleure amie dans l'espoir de lui mettre l'eau à la bouche.

– Tu as toujours été superbe, Lucy. Tu en as conscience au moins ? Tous les hommes se sont toujours retournés sur ton passage.

– Je me trouve grosse.

– Alors tu as besoin de lunettes.

– Je sais. C'est dans ma tête mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai envie d'être parfaite, voire plus que parfaite.

– Pourquoi ? Tu as peur qu'on ne t'aime pas si tu ne corresponds pas aux standards de la mode ?

J'ai tapé dans le mille, et du premier coup. Lucy se mord les lèvres. C'est ça le problème avec les meilleures amies...

– Tu es une fille géniale Lucy. Tu es drôle, belle et intelligente, tu exerces un métier formidable et la plupart des actrices et mannequins sont suspendus à tes lèvres comme si tu étais un gourou...

Elle éclate de rire.

– Et pour couronner le tout, tu as l'amie la plus fantastique, la plus incroyable, la plus fabuleuse, la plus extraordinaire...

– Je crois que j'ai compris...

– ... de la planète, je complète avec un clin d'œil. Tu vas t'en sortir. Fais-moi confiance. Si j'ai réussi à relever la tête, tout le monde en est capable.

À nouveau, je tends la boîte de chocolats à Lucy qui accepte de prendre une minuscule bouchée d'une cerise à l'eau-de-vie enrobée d'une couche craquante de cacao. Un pur délice. Et durant l'heure suivante, je m'évertue à la reconforter pendant que nous remplissons des cartons. Autant profiter de ce bref répit avant que la tornade du mariage de John et Serenity ne s'abatte sur nous.

– Tu es sûre que ça ne te gêne pas de me laisser la ferme trois semaines ?

– Quelle idée ! Tu es ici chez toi.

– Tu reviendras me voir ?

– Et comment ! Avec Anthony et son équipe, nous avons décidé de lancer le programme pilote de vinothérapie ici, sur mon terrain. Alors tu risques de me voir souvent dans les parages...

Encore un projet très excitant. Avec ma bénédiction, Anthony va utiliser plusieurs champs de mon terrain pour planter des vignes et commencer ses essais. J'esquisse un sourire en songeant au passé.

Quelques semaines plus tôt, il sonnait à ma porte pour racheter ma propriété et je l'avais envoyé sur les roses. Et maintenant, j'emménage avec lui et participe à la création de ses premières crèmes cosmétiques.

La roue tourne...

Je passe une partie de la journée à ranger la maison de fond en comble. Dur, dur ! Version édulcorée : je ne suis pas un as du plumeau. Version cash : le ménage me fait horreur, il me donne de l'urticaire, il me rend chèvre... Peut-être est-ce pour cette raison que je finis dans mon lit au beau milieu de l'après-midi ? Vers quinze heures, au moment où je me bagarre avec l'aspirateur (mon ennemi juré), je suis prise de vertige et d'une épouvantable nausée. Exactement comme dans le jet privé.

– Tu devrais peut-être t'allonger ? me propose Lucy, inquiète.

Je lutte quelques minutes contre la poussière avant de rendre les armes. Impossible de continuer sans rendre mon déjeuner sur la moquette, ce qui ruinerait tous mes efforts domestiques. Le cœur au bord des lèvres, je monte dans ma chambre et m'étends sur le lit pendant que mon amie s'accorde une petite sieste sur le canapé. Nous sommes dans un drôle d'état, toutes les deux.

– C'est super bizarre, dis-je dans le noir.

J'ai fermé les volets afin de rester dans la pénombre car je sens poindre la migraine ainsi qu'un vilain mal de dos. Niché entre mes hanches, il me donne l'impression d'avoir des rhumatismes. À vingt-

trois ans... J'aurais vraiment tout vu ! N'empêche que ces symptômes me rappellent curieusement une certaine période de ma vie.

Incapable de me reposer, je me tourne et me retourne, froissant les draps, envoyant valdinguer le couvre-pied parce que j'ai trop chaud. Je ne suis décidément pas dans mon assiette. Gagnée par la nervosité, je jette toutes les trente secondes un coup d'œil au réveil posé sur mon chevet. Soudain, un nouvel accès de nausée me cloue au matelas. J'ai l'impression d'être sur un bateau en train de tanguer.

Je ferme les yeux en attendant que ça passe. Je ressemble à un gisant, les bras étendus le long de mon corps, les jambes inertes. Et tandis que je surmonte ce malaise, je me sens gagnée par la peur. Tout en redoutant le pire, je pose les deux mains sur mon ventre et sa petite bouée. Et si... ? Non, non. Je secoue la tête.

C'est impossible. Je me fais des films.

Deux heures plus tard, je me sens mieux. C'est Lucy qui me tire de ma sieste en me secouant doucement l'épaule. La première chose que je vois en rouvrant les yeux c'est son visage anxieux tandis qu'elle m'examine.

- Hé Jane ! Tu m'as fichu la trouille... Tu ne te réveillais plus.
- Je... Oh, désolée... J'ai le sommeil très lourd parfois.

En plomb.

Non, en titane.

Lucy acquiesce, pas rassurée pour un sou. Et tandis que je me redresse sur les coudes, elle triture ses doigts.

– Tu es sûre que ça va ?

– Mais oui ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ? J'ai eu un petit coup de barre. Entre mon voyage, le déménagement et le mariage, je ne sais plus où donner de la tête.

– Tu devrais faire attention.

– Hé ! C'est à moi de prendre soin de toi. Pas le contraire. Et maintenant, préparons-nous avant d'être à la bourre.

Affaire classée.

Jusqu'à nouvel ordre.

En début de soirée, je me retrouve dans la grande cour gravillonnée de la villa des Roy. Bien sûr, ma meilleure amie m'a accompagnée, découvrant à son tour l'immense bâtisse, flanquée de ses deux ailes en longueur et percées d'une multitude de hautes fenêtres. Très impressionnant la première fois. Et les suivantes... Anthony est là, lui aussi. Nous échangeons un regard de connivence tandis que John et Serenity rassemblent leurs ouailles. Lucy a enfin fait sa connaissance et maintenant, Anthony et moi restons un peu en recul pendant que mon amie discute avec ma grand-mère.

– Tu crois qu'on va survivre à ces enterrements de vie de célibataire ? me demande-t-il tout bas.

– Je ne sais pas, fais-je, un brin dramatique.

Car chacun de leur côté, nos grands-parents s'apprêtent à fêter leur enterrement de vie de garçon et de jeune fille à respectivement 80 et 70 ans. Oui, oui.

Une idée de ma grand-mère, cela va sans dire.

Nous sommes perchés sur le perron. La nuit est déjà tombée, même si à l'horizon, subsistent encore les traces orangées du crépuscule, telles des empreintes du soleil. Nous pouffons de rire comme des gamins jusqu'à ce que nos grands-parents nous grondent d'une œillade sévère. Surtout John, qui ne rigole pas. Je rentre la tête dans les épaules tandis qu'Anthony regarde ailleurs.

Âge mental : trois ans.

– Qu'est-ce que ton grand-père a prévu ? dis-je à son oreille.

Au même moment, les deux copines de ma grand-mère arrivent à leur tour. Depuis l'accident d'Eva, je me suis réconciliée avec Hope même si je ne lui confierai plus ma fille. Pour rien au monde ! Arrive ensuite une seconde voiture, sans doute un ami de John venu pour célébrer avec nous ce grand moment avant le mariage.

– Dégustation de vins, me répond Mister Fever, diablement séduisant dans sa chemise blanche et son jean noir. Et Serenity ?

– Aucune idée. Elle prétend qu'il s'agit d'une surprise. Autant dire que je m'attends au pire.

– Vous allez peut-être dîner dans un bon restaurant ?

– Ou danser toutes nues dans les bois en invoquant les dieux de la forêt. On parle de ma grand-mère, là.

– Voilà qui me semble très alléchant !

Se plaçant juste derrière moi, Anthony m'entoure de ses deux bras avant de coller sa joue à la mienne. Aussitôt, je sens une bouffée

de son parfum *Invictus* de Paco Rabanne. J'en ai le sang qui palpète, la tête qui tourne. Sa peau très douce, hérissée d'une légère barbe de trois jours, frotte contre ma mâchoire. Mmm... J'en ai des frissons partout tandis que son torse dur se colle à mon dos. Ça pourrait très vite mal tourner.

Pour lui.

– Si tu es toute nue, je veux en être. Dans les bois ou ailleurs.

Avec un petit rire, je lui donne un léger coup de coude dans les côtes.

– Je te rappelle qu'on est en famille...

Il ne manque d'ailleurs que ma fille, gardée exceptionnellement par Erin, la demi-sœur d'Anthony. Bien qu'invitée par ma grand-mère à sa petite fiesta, la belle chirurgienne a décliné son offre. Elle est épuisée après avoir opéré toute la journée. Et en ce moment, elle se repose dans un des salons du manoir avec Eva. J'ai pleine confiance en elle. Ne lui a-t-elle pas sauvé la vie après son accident ? Son mari, en revanche, est de la partie. Et Phil, grand blond au rire contagieux, médecin lui aussi, semble prêt à mettre l'ambiance.

– Je t'ai dit que tu es superbe, ce soir ?

Le chuchotement de Mister Fever chatouille mon tympan. À nouveau, je frissonne et ma réaction ne passe guère inaperçue. Taquin, il me mordille le lobe avant de déposer de petits baisers au creux de mon cou. Ça commence à devenir très chaud. Je m'évente avec ma pochette du soir en satin bleu nuit, coordonnée à ma courte robe de cocktail, un fourreau fluide au-dessus du genou. Pour compléter ma tenue, et sur les conseils de Lucy, j'ai également enfilé un blazer noir et mon sublime bracelet en diamants jaunes.

- Arrête ou je ne garantis rien...
- Des menaces, mademoiselle Sullivan ?

Sa voix, rauque et suave, me rend folle et son haleine fraîche se perd dans mes cheveux et mon cou, comme une caresse.

- Vous n'avez pas bientôt fini, les enfants !

John.

Anthony et moi nous raidissons comme deux soldats au garde à vous, l'air parfaitement innocent. On nous donnerait le bon Dieu sans confession. Vraiment. John cache à grand-peine son sourire amusé parce que Mister Fever et moi sommes assez ingérables... Cela nous change les idées avant de grimper en voiture.

- Tu es prête ? me lance Serenity.

Je me tourne vers Anthony, l'air grave. Il prend mes deux mains dans les siennes en plongeant dans mes yeux comme si nous partions au front, comme si la guerre allait nous séparer. Il ne manque que le quai de gare et la locomotive en train de fumer.

- On se voit demain.

Je hoche la tête, émue.

- Si je suis encore en vie, je précise.

Anthony éclate de rire avant de me donner un baiser fougueux, passionné et intense qui arrache un soupir d'envie à Lucy, déjà postée près de ma voiture. C'est d'ailleurs elle qui nous sépare :

– Quand vous aurez fini de me rendre jalouse, on pourra peut-être y aller ?

Une heure plus tard, nous sommes toutes les cinq assises autour d'une petite table métallique sur deux confortables banquettes en velours rouges très théâtrales. Des flashes de lumière crépitent au plafond tandis que des spots tournent à toute allure, dans tous les sens. Je m'attendais à tout de la part de ma grand-mère. Spectacle de magie. Séance de tatouage. Cours de deltaplane.

Mais là, elle y a été fort, très fort.

Des fesses rebondies et luisantes dansent sous mon nez. Elles s'agitent en cadence tandis que je recule dans mon siège, les yeux écarquillés.

– Je me sens un peu mal à l'aise, là ! balance Lucy.

Comment dire que moi aussi ?

Nous sommes dans un club. Un club de strip-tease masculin. Une dizaine d'Apollons huilés dansent dans la salle en arrachant leurs vêtements devant une horde femmes déchaînées. Le pire ? (Parce que oui, il y a pire). C'est que ma grand-mère n'est pas en reste. Ni ses deux colocataires. Debout sur son siège, Serenity agite les bras telle une déesse hindoue dans sa longue robe hippie. Pendant ce temps, Hope et Samantha glissent des billets dans le string d'un Adonis.

Je n'avais jamais vu quelqu'un agiter aussi vite son derrière.

C'est... admirable.

– Alors les filles ? crie Serenity pour couvrir la musique assourdissante qui jaillit des enceintes. Vous vous amusez bien ?

Lucy et moi échangeons un regard épouvanté. Comment dire ? Nous sommes séquestrées par trois mamies hystériques en plein ouragan hormonal, et prises en otage par des paires de fesses qui semblent jouer du bongo.

#letmedie

5. La case départ

Et voilà ! C'est le grand jour. Ma grand-mère se marie aujourd'hui. À côté de moi, Lucy m'aide à canaliser les invités. Sur l'une des pelouses du parc se dresse une magnifique tonnelle couverte de roses blanches. C'est l'endroit où la prêtresse doit officier. Car non, il n'y a pas de prêtre, juste une pratiquante de la Wicca, cette croyance basée sur la magie blanche et les forces de la nature. Du Serenity tout craché. À gauche comme à droite, des rangées de chaises se succèdent pour les convives, créant une longue travée pour le passage de la mariée.

– Je n'arrive pas à croire que ta grand-mère se remarie avant que je me marie pour la première fois ! murmure ma meilleure amie, la bouche en coin.

Ah. Je ne suis pas la seule à y avoir pensé.

Soulagement.

– Et moi donc !

– Je te préviens, si ils ont un enfant avant moi, je casse tout !

J'éclate de rire tandis qu'elle s'éloigne, longiligne dans sa courte robe rouge pour aider un couple d'une soixantaine d'années à trouver sa place au milieu de la foule. Serenity a vu les choses en grand : une centaine d'invités, menu « *world food* » et gastronomique pour plaire

aussi à John, feux d'artifice, etc. Dire qu'elle prétendait détester l'institution du mariage.

Petite cachottière, va !

Bien qu'invités, mes parents ne viendront pas, ce qui est une grande déception. L'incompréhension est trop grande entre Serenity et sa fille, le contentieux trop lourd. J'esquisse néanmoins un sourire, prête à accueillir les nouveaux convives qui s'approchent vers moi. Soudain, je la reconnais. Bêtement plantée dans ma longue robe rose saumon, j'ouvre la bouche et fais les yeux ronds. C'est que je ne m'attendais pas à cette apparition : Sarah, la mère d'Anthony. Très chic dans un tailleur bleu marine et blanc, avec un petit chapeau à voilette, elle me sourit timidement. À ses côtés, se trouve un adolescent d'une quinzaine d'années que je suppose être son fils Denis. Le demi-frère d'Anthony. C'est un grand échalas aux membres grêles et il a les mêmes yeux d'un noir profond.

Ce qui me perturbe.

- Oh, vous...
- Bonjour Jane. Vous n'avez pas été prévenue ?
- Quelle surprise ! C'est... C'est Anthony qui vous a invités ?

Bon. Je ressemble un peu au videur d'une boîte de nuit, là. Mais j'aimerais m'assurer qu'Anthony est au courant de leur venue. Prudente, je lance un petit regard à la ronde pour vérifier qu'il n'est pas dans les parages. Je veux le protéger. Je veux lui éviter un nouveau coup au cœur.

– Oui.

Soulagement : le come-back.

– Il m’a téléphoné hier matin pour me proposer d’assister au mariage de John. Rien au monde n’aurait pu me faire plus plaisir.

Ses yeux brillent d’émotion. Et ses mains tremblent quand elle s’empare des miennes avec effusion. Près d’elle, son fils pose une main protectrice sur son épaule. Elle a un gentil garçon.

– Je voulais vous remercier. Je sais que vous avez joué un rôle important dans ma réconciliation, ou du moins mon début de réconciliation avec Anthony.

– Non, je n’ai rien fait. Vraiment.

– Anthony m’a affirmé le contraire. Vous avez réussi à apaiser la tension entre nous avant qu’il ne trouve mes lettres dans son grenier. Vous lui avez demandé de me laisser une chance. Et pour cela, je vous serai éternellement reconnaissante.

Sans prévenir, elle me prend dans ses bras. Je n’imagine pas ce que cette mère a enduré. Son histoire aurait pu être la mienne : pas d’argent, un bébé trop tôt, un père égoïste... Certes, elle a commis une erreur en acceptant l’argent de Charles Roy mais elle était étranglée par les dettes, elle ne connaissait pas ses droits... Au final, elle a été privée de son fils pendant vingt-trois ans ! À sa place, j’aurais sans doute forcé à coups de canon les portes du manoir mais nous n’avons pas le même caractère. Quand elle me relâche, nous sommes toutes les deux un peu embarrassées.

– Je ne vous ai pas présenté mon fils cadet ? Voici Denis.

– Enchantée, dis-je, en serrant la main du jeune homme.

Il a l’air tout endimanché dans son costume gris. Et par délicatesse, je remarque que Sarah est venue sans son époux afin de ne pas imposer une famille soudée et solide aux yeux de son aîné si longtemps délaissé.

– Sarah !

Quand on parle du loup...

Anthony sort du grand chapiteau d'un blanc crème, dressé au cœur du parc en prévision du bal. Même s'il ne l'appelle pas « maman », il étreint Sarah avec douceur. À nouveau, mon cœur se serre. Attention, je vais bientôt sortir les petits mouchoirs... Surtout quand il donne à son frère une accolade virile ce qui semble ravir le jeune homme. Impossible de manquer les œillades admiratives qu'il coule à son grand frère.

– Tout va bien pour vous deux ? demande-t-il, plein de sollicitude.

– Oui, nous nous apprêtons à rejoindre nos places, répond Sarah, visiblement nerveuse en sa présence.

– Elle est à vous la moto ? interroge Denis.

Depuis tout à l'heure, il n'arrête pas de fixer le superbe engin japonais que conduit Anthony sur les routes de Californie.

– Oui. Elle te plaît ?

– Carrément. Elle est démente.

– Tu voudrais l'essayer ?

Denis dévisage Anthony comme s'il était le dieu du cool réincarné sur terre. Ce qui est le cas avec ses boucles noires, ses traits virils, ses gestes nonchalants et son charisme ténébreux. Et encore, Denis ne l'a pas vu aux commandes de son hélicoptère ! Sarah fait claquer sa langue contre son palais.

– Pas question que tu montes sur cet engin de mort !

Puis, se tournant vers Anthony en pointant un index dans sa direction :

– Et ça vaut pour toi aussi !

Anthony reste interdit avant d'éclater de rire, sans doute pour masquer son émotion. N'est-ce pas la première fois que sa mère lui interdit quelque chose ? Je les observe, en retrait. La route sera longue avant qu'ils ne forment une vraie famille. Mais j'assiste aux premiers pas. Anthony renoue avec les siens, avec son passé. Il semble plus apaisé. À mon avis, il ne manque que du temps, beaucoup de temps, pour guérir ce clan éclaté.

Quelques minutes plus tard, la cérémonie religieuse peut commencer. Le mariage civil a eu lieu en début de matinée à la mairie de notre petite ville. À présent, je me tiens sur le côté, près de ma grand-mère dont je suis le témoin. Au creux de ma main repose dans un écrin de velours noir sa superbe alliance, un délicat anneau d'or où sont gravées les initiales des époux. C'est sans doute la seule concession de ma grand-mère à des épousailles classiques ! Parce qu'en fait, le spectacle est plutôt rock'n'roll. J'ai même du mal à ne pas éclater de rire.

– Ce sont les forces de la nature qui ont réuni ces deux êtres ! s'exclame la prêtresse wiccane en action.

Levant les bras en l'air, la vieille dame invoque le ciel à témoin. Elle se tient devant un grand autel en pierre, installé spécialement pour l'occasion et couvert de fleurs et de fruits de saison dont certains viennent de mon potager. Nimbée d'une toge rouge, elle poursuit son petit laïus qui laisse l'assemblée plutôt dubitative.

– Les quatre éléments vont présider à l'union de cette femme et de cet homme pour qu'elle soit éternelle et qu'elle se fonde sur le cycle des saisons. Le feu de la vie, commence-t-elle en allumant un cierge.

Puis c'est le tour de l'eau dans une coupe ciselée. De la terre avec une poignée d'engrais (décidément, mon jardin a beaucoup servi). Et du vent avec un petit ventilateur. Au moment où l'appareil portatif se met en marche, je réprime un fou rire. Assis au premier rang, Anthony ouvre de grands yeux. Le pauvre n'est pas habitué aux excentricités de ma mamie. Quant aux invités, ils semblent médusés. Seule Eva paraît parfaitement à son aise dans sa poussette blanche décorée de gros rubans et d'une guirlande de fleurs. Elle tend les mains en direction du ventilo, le sourire aux lèvres. Elle a la patate, comme toujours.

Fidèle amie de ma grand-mère, la prêtresse entoure ensuite les poignets des mariés à l'aide d'une cordelette, symbole de leur attachement. J'observe le « jeune » couple. Ils sont superbes. Et si amoureux. John couve sa promise du regard. Il doit être très épris pour accepter une cérémonie aussi loufoque. Héroïque, il reste de marbre à chaque étape, faisant comme si de rien n'était. Il a néanmoins opté pour un smoking noir classique, taillé pour sa large carrure. Quant à Serenity, elle porte bien une toilette blanche mais plus proche de la toge grecque que de la robe de Cendrillon.

Ils sont beaux. Et ils nous prouvent que l'amour n'a ni loi, ni âge et qu'on a tous le droit à une seconde chance.

– Et maintenant, communions avec la nature au nom de Serenity et John ! lance la prêtresse.

Grand silence.

Euh... Comment dire ? Personne ne sait faire ça !

Serenity se tourne vers les invités, décidée à nous éclairer avec un grand sourire :

– Allez, déshabillez-vous ! Qu'est-ce que vous attendez ?

Flottement. Messes basses affolées. Mister Fever et moi échangeons un regard un peu paniqué... jusqu'à ce que ma grand-mère éclate d'un rire cristallin, bientôt imitée par son époux.

– On vous fait marcher, allons !

– Mais oui, assure John de sa belle voix grave. Prenez-vous seulement par la main. Et s'il vous plaît, gardez vos vêtements.

Un fou rire mémorable gagne tous les rangs, moi comprise. Je jette un coup d'œil à Lucy, hilare sur le banc derrière le nôtre. C'est surtout nerveux car on se voyait tous à poil, je crois ! Le reste de la cérémonie se déroule sans encombre, dans un profond recueillement. Contre toute attente, les vœux échangés par John et Serenity sont bouleversants. Pas de grandes envolées lyriques ou de bêtises *New Age*. Juste les déclarations authentiques et magiques de deux êtres qui se sont trouvés. J'ai la larme à l'œil, évidemment.

La gorge serrée, je me tourne vers Anthony au moment où les époux font sonner des cloches japonaises, destinées à exaucer leurs souhaits. Mon cœur bat la chamade, envoûté par la mélodie. Mon milliardaire, lui, ne me sourit pas. Il semble si grave, si concentré. Et il soutient mon regard avec une telle intensité que j'en reste clouée sur place. Un courant électrique parcourt l'atmosphère, nous unissant l'un à l'autre. Sans doute pense-t-il à la même chose que moi : un jour, ce sera notre tour. Mon magnifique bouquet de roses blanches tremble dans mes mains. L'émotion, sans doute.

Demain nous appartient.

Joyeuse et bruyante, pleine de rires, de musique et de coupes de champagne, la journée passe en un clin d'œil. Je ne suis pas en reste sur la piste de danse, même si ma couronne de roses blanches tombe sans cesse dans ma figure. Je virevolte dans tous les bras avant de finir, toujours, dans ceux d'Anthony. Mais en début de soirée, alors que l'orchestre se concentre sur des morceaux plus lents, je suis prise de nausée. Je commence d'abord par incriminer les coquilles de saumon, pourtant délicieuses. C'est forcément leur faute.

Aussi, si je n'en avais pas mangé trois.

Retirant mes chaussures blanches dans un coin du chapiteau, je m'assois sur une chaise en me massant les chevilles. Mes jambes sont horriblement lourdes. J'ai l'impression d'avoir deux poteaux en bois à la place. Gros gargouillis. D'où cela vient-il ? De moi, en fait. Je me relève d'un bond et quitte la tente en courant, mes escarpins à la main. Pieds nus, je traverse la pelouse à toute allure et me réfugie à l'intérieur du manoir, loin du brouhaha de la foule. Je crois... Je crois que... Je vais....

Vomir.

À peine ai-je le temps de m'engouffrer dans les toilettes du rez-de-chaussée que je me sépare de mon repas. Ok, je me suis empiffrée, mais pas au point de me rendre malade. Lorsque je relève la tête de la cuvette, je suis à bout de souffle. Je m'essuie le front d'un revers du bras. Mes tempes sont moites, ma nuque est humide. Me relevant à grand-peine, je me plante devant le lavabo, face à un miroir qui ne me renvoie pas une image très flatteuse.

Cause this is thriller, thriller night.

J'essaie de remettre un peu d'ordre dans ma mise. Je redresse ma couronne de fleurs et défroisse ma longue robe avant de me laver les dents avec une brosse neuve trouvée dans l'armoire à pharmacie. Je ne veux pas gâcher le mariage de ma grand-mère. Hélas, je me sens encore patraque. Accompagnée d'une grosse migraine, la nausée revient à l'assaut, torturant mon estomac. Et cédant à un brusque vertige, je me raccroche à deux mains au rebord du lavabo.

Fini de jouer.

Je dois regarder la vérité en face. Même si je n'ose pas relever la tête de peur de croiser mon regard. Même si elle me fiche une trouille bleue. Je suis enceinte. À nouveau. Je reconnais tous les symptômes de ma précédente grossesse à commencer par les vomissements qui me laissaient rarement une soirée de répit ! Et que dire des maux de tête ? Des douleurs au bas du dos ? De ces vertiges qui me paralysent et me forcent à m'asseoir n'importe où ? Je suis enceinte, enceinte jusqu'au cou.

– Je ne comprends pas.

Je passe une main sur mon front en nage. Tous les soirs, j'avale ma pilule avec une régularité de métronome. Et pas besoin d'une alarme de téléphone pour me le rappeler. Après l'accident qui m'est arrivé avec Mark, je ne risque pas d'oublier mon petit cachet. Alors comment est-ce possible ? C'est efficace à 100%, ces trucs ? J'essaie de me rappeler mes cours de bio ou mes consultations chez le gynécologue. En même temps, je tourne en rond dans la pièce, incapable de réfléchir, d'être rationnelle.

J'ai la pétoche.

La grosse pétoche.

Suis-je tombée enceinte parce qu'Anthony et moi avons arrêté les préservatifs ? Pourquoi n'avons-nous pas gardé cette double sécurité ? Nous n'aurions rien dû changer ! Sur une brusque impulsion, je me précipite vers la balance rangée dans un coin et monte sur mon ennemie jurée.

– J'ai grossi !

Si c'est pas une preuve, ça...

Le kilo perdu grâce aux cachets aux plantes donnés par Lucy est repris... Et en plus, je lui ai trouvé un copain. Deux kilos ! Deux kilos d'un coup ! Et ce n'est pas à cause du beurre de cacahuète. Bon, il y a aussi eu du chocolat et même des tonnes de chocolats. Mais, mais... Deux kilos, quoi ! En deux jours ! J'émetts un faible gémissement, secouant la tête, envoyant voler les longues mèches noires de ma chevelure. Comment ai-je pu commettre deux fois la même erreur ?

Quand soudain, j'entends des coups tambouriner à la porte.

– Jane ?

La voix d'Anthony.

Je me tords les mains, en proie à une crise de panique.

– Est-ce que tu es là ?

D'abord, je ne réagis pas, incapable de bouger, pétrifiée. Je me mords les lèvres au sang en me balançant d'une jambe sur l'autre.

– Jane ? Réponds-moi !

Toujours muette, je me contente de tourner la clé dans la serrure et lui ouvre la porte. Je m'étais enfermée pour éviter la visite inopportune d'autres invités. Anthony se précipite aussitôt à l'intérieur, l'air fou d'inquiétude. Et en découvrant mon teint d'endive, il lâche sourdement :

- Jane... Tu veux que j'appelle un médecin ?
- Je sais, j'ai une tête à faire peur.
- Je t'ai vue t'enfuir de la piste de danse et courir jusqu'ici. Que se passe-t-il ? Tu es malade ?

Je hoche la tête, la poitrine comprimée dans un étau de fer. Sans parler du flux et du reflux de mes nausées. Rassemblant mon courage, j'inspire un bon coup. Inutile de tourner autour du pot. Ce n'est pas mon genre et c'est pire que tout.

- Je suis enceinte.

Grand silence.

Je ne suis pas sûre qu'il ait compris ou entendu alors je me racle la gorge pour répéter plus fort :

- Anthony, je suis enceinte.

Il ne bouge pas, comme momifié. À son tour, il devient blanc comme un linge. Encore plus pâle que moi, en fait.

- Quoi ?
- J'attends un bébé.

Et brutalement, je le vois se décomposer, serrer les poings avant de planter un regard incisif sur moi.

– Il n'a jamais été question de ça, Jane ! Pas tout de suite. Pas comme ça.

C'est pire qu'un coup de poignard.

C'est pire que tout.

– Tu te rends compte de la situation dans laquelle tu nous mets ? lance-t-il. Je ne veux pas être père, tu entends ?

Je ne bouge plus, je ne respire pas. J'en suis incapable alors que son discours me transperce, telle une pluie de fines aiguilles qui n'épargne pas un centimètre carré de mon corps. J'ai l'impression de revivre la scène du restaurant avec Mark. Soudain, je remonte le temps, je retourne à la case départ. Mais cette fois, c'est l'homme que j'aime plus que tout, plus que ma vie, qui prononce ces mots terribles :

– Je ne veux pas être père, Jane !

Et tout s'effondre autour de moi.

Tout.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Mon inconnu, mon mariage et moi

Grace est à Las Vegas pour assister à un mariage. Après une soirée bien arrosée, elle se retrouve au matin mariée à Caleb, un homme rencontré la veille, sans avoir aucun souvenir de la cérémonie.

Il est charmant, ce Caleb, il est même carrément canon, et en plus il est très riche, mais se marier, ce n'était pas du tout dans les projets de Grace. Sa liberté, elle y tient. Le hic, c'est que son cher époux, dont elle ne sait rien, ne semble pas décidé à accepter l'annulation de leur mariage...

KATE B.
JACOBSON

Mon inconnu,
mon
mariage
et moi...



Retrouvez toutes les séries des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

